

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

3 ► 8 NOVEMBRE 2015
ESPACE JEAN VILAR - ARCUEIL

www.lesecransdocumentaires.org

ET MAINTENANT ?

Dans un plan télévisuel resté célèbre, l'ingénieur agronome René Dumont, premier candidat écologiste déclaré à l'élection présidentielle de 1974, achève son intervention en buvant un verre d'eau devant les téléspectateurs. Avant de conclure avec ce geste étrangement cinématographique – qui préfigure, toujours à la télévision, le plan de 52 secondes de chaise vide désertée par Valérie Giscard d'Estaing lors de sa défaite à l'élection présidentielle de 1981 –, René Dumont a expliqué avec des chiffres et des mots simples que vers la fin du siècle, « si nous continuons un tel débordement » [comprendre : l'épuisement accéléré de toutes les ressources], « l'eau manquera ».

Ce plan ne figure pas dans le travail d'Henry Colomer (que nous montrerons dans la fenêtre MY COUNTRY IS CINEMA) sur la naissance et l'expansion de la « Télé », aussi illimitée et dévorante que les économies globalisées. Mais il y aurait eu toute sa place. Stupéfiant montage à base d'archives télévisuelles, le film de Colomer couvre en effet une période qui s'étend de 1947 à 1970.

Conjuguant la métonymie aux implacables réalités du terrain, LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES posent cette année deux temps forts. En préfiguration de la Conférence sur le climat qui se tiendra à Paris à la fin de l'année, le premier temps met le cap sur les océans – curieusement mis en retrait des préoccupations de la COP 21 alors qu'ils sont des régulateurs climatiques essentiels. C'est par une entrée en diagonale que nous aborderons cette question en nous arrêtant sur le destin des travailleurs de la mer, ces artisans pêcheurs qui vivent de ressources de plus en plus menacées par le réchauffement de la planète, les pollutions diverses et l'amenuisement des stocks de poissons. Déployée sur quatre films, dont le très rare et bouleversant MINAMATA du japonais Noriaki Tsuchimoto, c'est sur cette ode maritime d'images et de sons, économique autant qu'archaïque, que nous sommes conviés à embarquer.

Le deuxième temps fort de cette édition revient sur la situation tragique des migrants, ou des réfugiés, la terminologie ne cessant de varier au gré des périodes et des situations (d'abord « clandestins » puis « exilés »). Ces approximations et ces confusions favorisent tous les amalgames, le terme « terroriste » étant désormais régulièrement convoqué. Personne n'aurait pu imaginer aux ÉCRANS DOCUMENTAIRES ou ailleurs que cette question, déjà prégnante depuis plusieurs années sur le continent européen, prendrait une ampleur aussi inattendue et inédite par le flux ininterrompu des candidats à l'exil et le nombre considérable des morts et des disparus en mer méditerranée. Face à ces bouleversements, les gouvernements européens ne devraient-ils pas « ouvrir les frontières » comme le suggère, à bas bruit, de nombreux chercheurs ? Plutôt que de céder aux humeurs d'opinions publiques en la matière très versatiles. Car, à terme, cette absence de réflexions plus globales et de projets politiques autres que sécuritaires, émotionnels ou incantatoires risque d'instaurer l'idée pernicieuse et très dangereuse d'une « hiérarchisation » des corps selon leurs origines (géographiques, nationales, ethniques, religieuses, économiques, sociales, éducatives, etc.). Certains migrants « méritant » dès lors d'être mieux accueillis, traités ou secourus que d'autres.

Pour emprunter au livre de Susan Sontag le titre de l'un de ses derniers ouvrages, c'est peut-être « devant la douleur des autres », échelle modeste mais pourtant cruciale, que les formes et les registres cinématographiques sont les plus aptes à tirer leur puissance de témoignage. En nous mettant devant cette obligation à « prendre position », comme le soulignait l'essayiste américaine à propos de la photographie de guerre. Le travail obstiné du cinéaste Jérémie Gravayat est tendu vers cet objectif. Il en résulte des réalisations à hauteur d'homme, faites d'intenses proximités humaines et d'engagement personnel sur le terrain des luttes - ces bidonvilles où l'on expulse sans vergogne à l'abri des regards. Mais la caméra n'a pas immédiatement sa

place dans les rencontres, le cinéaste préférant d'abord ouvrir des espaces pour la parole et l'amitié.

Films en pellicule, enregistrements sonores, textes, archives, journaux, photographies : le montage des ces éléments hétérogènes produit chez Gravayat une pensée politique et de nouvelles possibilités de connaissance. Sur les mécanismes de pouvoir qui broient les individus, autant que sur les vies minuscules, mais dignes, des « petites gens » sans défense. Un écho, pas si lointain, qui résonne avec l'histoire des migrations.

Avec plus de trois cent films inscrits cette année, la compétition reflète pour partie ces tremblements du monde. De l'impossible (?) réconciliation rwandaise au découpage géo-politique ubuesque et violent qui scinde la Lituanie et la Biélorussie ; des récits fantomatiques de la décolonisation au Maroc au journal intime d'un retour en Algérie, les films de cette sélection, forcément subjective, portent en bandoulière l'effervescence physique autant que mentale des territoires explorés.

Revisiter le passé pour éclairer le présent ?

Les films de Peter Nestler (TOD UND TEUFEL) et de Walter Heynowski et Gerhard Scheumann (KOMMANDO 52) interrogent la manière dont l'histoire coloniale nous parvient avec des formes visuelles et sonores. Peut-on faire acte d'historien avec les moyens du cinéma ? La réponse est sans nul doute affirmative quand elle permet au montage – ici des documents produits par les protagonistes eux-mêmes (le Comte Eric Von Rosen ; les mercenaires allemands au Congo) - de réactualiser le passé au cœur de notre modernité. Une posture à bien des égards salutaire au sein d'une Europe tétanisée par la montée de toutes les intolérances.

Eric Vidal
(Pour LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES)

Voici près de trente ans, l'association SON ET IMAGE faisait ses premiers pas, à Gentilly, pour se développer sur Arcueil et sa communauté d'Agglomération du Val-de-Bievre, un long chemin qui nous conduit à la prochaine MAISON DE L'IMAGE ET DU SON annoncée le 16 juin dernier. Quel parcours depuis tant d'années pour que le cinéma du Réel se mette au service de cette banlieue, dans notre département du Val-de-Marne en région Ile de France.

Une banlieue qui a aussi su être accueillante pour ces migrants, vers lesquels cette programmation se porte tout naturellement, interrogeant dans le temps et à travers des formes très variées les modes de représentation liés à ce sujet. Un sujet qui traverse par ailleurs nos programmations depuis de nombreuses années. Une manière de revisiter notre histoire au regard de l'âpreté du présent.

Face à l'urgence de la situation et aux images bouleversantes de ces enfants échoués sur les plages d'un Occident replié sur lui-même, on cherche « l'humanité » affirmée par le gouvernement dans sa gestion de la crise. On ne trouve que « fermeté » revendiquée par un pouvoir qui court après la droite, qui court après le FN. Notre banlieue, avec ses limites et ses largesses, nous laisse penser que nous avons les moyens d'assurer cet accueil, et d'améliorer l'existant. C'est ainsi que nous revisitons aussi lors de cette édition la notion d'habitat, d'un immeuble de la Goutte d'Or à un bidonville menacé de destruction en passant par un pays où l'on a jamais vécu ou presque. De nouvelles questions,

d'une brûlante actualité en ses temps de réorganisation territoriale, des nouvelles Régions aux Métropoles. Questions également d'écologie et de surexploitation des océans à travers la programmation que nous y consacrons, et à la veille du rendez-vous mondial de la COP21, à Paris. Un moment important pour notre association, partenaire depuis des années du Festival de l'OH ! dans le Val-de-Marne.

C'est notre manière à nous, d'édition en édition, de contribuer à la réflexion esthétique, politique que porte le cinéma documentaire sur cette réalité dont l'actualité tragique nous rappelle tous les jours l'urgence.

Les « cinéastes au travail » dont nous proposons des portraits singuliers depuis trois ans nous plongent aussi au cœur de cette réflexion, nous interrogent inévitablement sur notre place de spectateur et celle des spectateurs à venir.

De jeunes spectateurs vers lesquels nous nous tournons depuis trois décennies à travers ateliers et actions de formation à l'Image dès le plus jeune âge, comme s'y attèlera la prochaine Maison de Gentilly. D'où les nombreuses séances jeunes publics qui leur sont dédiées au sein de cette programmation.

Après les événements de janvier 2015, le Président de la République et la Ministre de la Culture, la main sur le cœur, n'ont cessé de proclamer leur attachement à la culture et leur volonté de sanctuariser ses moyens. Le constat que nous faisons dans le milieu associatif ne peut que déplorer, sanctuarisé ou pas, un budget exsangue consacré à l'art et à la culture.

L'art et la culture ont également besoin des collectivités territoriales, nous ne pouvons rester indifférents à la

réduction globale de 11 milliards sur 3 ans, des dotations de l'Etat aux collectivités alors que celles-ci assument 70% des crédits publics consacrés à la culture. Cela ne peut pas ne pas toucher nos activités comme l'ensemble des politiques publiques dont les collectivités sont responsables.

La République se nie quand elle abandonne la création artistique aux marchands, quand elle ne fait plus des droits culturels, au même titre que les droits sociaux, le socle de l'égalité, quand elle ne permet pas de promouvoir sa propre diversité culturelle.

Ensemble, osons la culture et rêvons avec Pasolini : « A dater de ce jour-là, leur folie n'a plus été la folie de la peur, mais la folie de l'Homme qui rêve ».

Fabien Cohen
Président de l'Association SON ET IMAGE

SALLE 1

20h00 AVANT-PREMIÈRE OUVERTURE

JE SUIS LE PEUPLE

ANNA ROUSSILLON, 2014, 111MIN, FRANCE, HAUPTLESMANS PRODUCTIONS, NARRATIO FILMS

Alors que le peuple égyptien se soulève place Tahrir, les villageois des campagnes du sud suivent la révolution sur leurs écrans de télévision. Du renversement de Moubarak à l'élection et la chute de Morsi, le film suit ces bouleversements du point de vue de Farraj, un paysan de la vallée de Louxor. Au fil du quotidien agricole, entre espoirs et déceptions, le changement se fait attendre.

En présence de la réalisatrice

ENTRETIEN AVEC ANNA ROUSSILLON (EXTRAIT)

(Publié en mai 2015 dans TESS MAGAZINE et réalisé par Tomas Hudak à Jihlava).

Vous avez commencé à filmer avant la révolution. Quel était votre sujet de départ?

J'ai rencontré Farraj par hasard à l'été 2009, soit bien avant la révolution mais aussi bien avant que l'on imagine qu'un tel ébranlement pouvait arriver. J'étais seule à Louxor. Je travaillais aux repérages et à l'écriture d'un film-essai sur le tourisme de masse, ses rituels, ses questions, ses conflits... J'expérimentais la place du touriste dans ce pays où j'ai grandi, que je connais et dont je parle la langue. Mais je n'arrivais pas à avancer. J'avais le sentiment de courir au rythme trop effréné des visites touristiques. Et puis un jour d'août 2009, je sors filmer des champs fraîchement irrigués quand un paysan est apparu de derrière un mur éboulé. C'était Farraj. On s'est donc rencontrés, lui la pioche sur l'épaule, moi, la caméra à la main. J'ai tout de suite filmé chez lui, au début, sans idée précise. Je filmais la joie de la rencontre. Puis je suis revenue le voir à l'été 2010, puis en janvier 2011. Lors de ce dernier voyage, avant de rentrer à Paris et à quelques jours du 28 janvier 2011 qui fit basculer tout le pays dans un inconnu politique, j'ai annoncé à Farraj que je voulais faire un film avec lui et sa famille, au village. Un film encore flou



et incertain, sur la façon dont on habite ici comme au centre du monde alors que tout au dehors – les touristes qui passent et les bus qui foncent sur la route, les forces économiques et politiques – désigne cet endroit comme en marge de la société.

Avez-vous envisagé de vous rapprocher de l'épicentre de la révolution ?

J'avoue m'être parfois demandé si je devais rester au village, dans ce lieu qui demeurerait apparemment immobile alors que tout, au nord, craquait dans un élan révolutionnaire. J'aurais pu partir et expérimenter d'autres façons de filmer la rupture, la lutte et les vies qui basculent dans un inconnu politique. Mais en mars 2011, j'ai décidé de rester. Je savais alors que mon film ne pourrait plus ressembler à ce que je commençais à imaginer. Parce que je ne pouvais pas faire comme s'il ne s'était rien passé. Comme si cette campagne, même lointaine, vivait à l'écart du monde. Parce que ce n'est pas vrai, mais aussi parce que c'était une sorte de devoir, dans mon lien à l'Égypte, d'essayer de rendre compte, de là où j'étais et comme je pouvais de ce que cet immense ébranlement allait produire. Je savais aussi dès ce moment-là que l'on ne verrait pas d'images habituelles de la révolution : les manifestations, les militants, les affrontements avec la police, les chars dans les rues, les corps des martyrs... Parce que ce n'est pas ce qui se passait au village. Ça a d'ailleurs parfois été très dur pour moi d'être au village, apparemment

immobile, alors que le Caire et le Nord craquaient de toutes parts. J'avais envie de participer à cela aussi, en tant que personne... Pour le reste, je ne savais pas quelle direction tout cela allait prendre. Cette forme de conversation politique ininterrompue entre Farraj et moi sur la révolution, on l'a trouvée et élaborée ensemble au fur et à mesure.

Le film parle également, tout simplement, du quotidien des habitants de ce village. Cette seconde histoire dans l'histoire est-elle aussi importante pour vous que la première ?

Il y a effectivement deux lignes de récit dans le film. Farraj a les pieds dans la boue de son champ irrigué et la tête dans la télé de la révolution. Ce sont ces deux dimensions ensemble qui m'intéressent, pas l'une indépendamment de l'autre. Pour moi ce que dit Farraj prend du sens par rapport à ce que l'on voit de sa vie et non dans l'absolu. Toutefois, du point de vue de la construction du film et du montage, entremêler ces deux histoires n'a pas été une mince affaire. Le volet politique va à toute vitesse, évolue avec des rebondissements et un suspens propre et il faut le rendre compréhensible pour des spectateurs qui ne sont pas nécessairement au fait de toutes les subtilités de la politique égyptienne de ces trois dernières années ! Le temps de la vie quotidienne en revanche, est beaucoup plus sourd, plus immobile, plus lent. Le contraste entre ces deux temporalités est passionnant mais compliqué à manier.



ODES MARITIMES

Les mers et les océans. Matières inépuisables pour l'inconscient et les rêves. Source et matrice de tant de récits et de tant de légendes tapies au cœur de l'enfance...

A l'heure du réchauffement climatique et de ses conséquences néfastes et irrémédiables pour l'environnement en l'absence d'un changement de paradigme, les quatre fragments proposés ici composent une constellation maritime en forme de circumnavigation cinématographique. S'ils sont en filigrane un chant d'amour à cette mer absolue aujourd'hui en péril, ils tracent surtout les contours d'une géographie humaine et sensible, celle des artisans pêcheurs avec ses rites archaïques et ses gestes ancestraux qui ont traversé les temps. Une géographie humaine menacée d'être engloutie par les pratiques prédatrices de la pêche industrielle conjuguées aux effets destructeurs de la marchandisation globalisée. Cette menace est d'autant plus violente qu'elle tend à abolir toute conscience historique au profit d'une gestion immédiate des ressources et des hommes.

Empruntant à une diversité de formes (essai, journal, cinéma direct), de sources et de registres (recours à l'estampe, aux relevés scientifiques, à l'expertise économique, à la cartographie), ces quatre escales nous rappellent combien la (sur)vie des hommes est inextricablement liée à celle des océans. Première escale, Rabo de Peixe, petit village des Açores où le travail artisanal de la mer constitue - pour combien de temps encore ? -, la principale activité économique. Direction ensuite vers la baie de Minamata polluée par les déversements de mercure de la compagnie Chisso. Troisième cap aux confins de la mer des Célèbes où s'éteint dans le plus grand silence la tribu nomade et apatride des Badjao. Fin du voyage à Rotterdam et Hong Kong où les grandes industries portuaires exercent la toute puissance de la nouvelle économie. Au bout du périple finalement, il s'agit bien d'un même dessein : résister avec nos maigres moyens à l'acceptable domination des marchés.

Eric Vidal



WALKING UNDER WATER

ELIZA KUBARSKA 2014, 77MIN, POLOGNE, BRAIDMADE PRODUCTIONS

Alexan, l'un des derniers plongeurs de l'île de Maboul près de Borneo. Il enseigne à Ari, son neveu de 10 ans, toutes les techniques anciennes de pêche de ses aînés. « WALKING UNDER WATER » présente les anciennes traditions de la tribu et leur lien unique avec l'océan comme un récit magique face aux pressions urgentes et aux problèmes auxquels ils sont confrontés. Alors qu'Alexan refuse d'accepter que le monde de ses ancêtres s'en aille, Sari est déchiré entre son désir d'être un pêcheur comme son oncle et son envie de découvrir le nouveau monde, à commencer par une station balnéaire à proximité.

RABO DE PEIXE, (LE CHANT D'UNE ÎLE)

JOAQUIM PINTO & NUNO LEONEL, 2015, 103MIN, PORTUGAL PRESENTE EDIÇÕES DE AUTOR

À l'échelle planétaire, la pêche industrielle épuise les océans. Rabo de Peixe, petit village des Açores où la pêche artisanale a longtemps constitué la principale activité économique, est en difficulté. Pedro, jeune patron de pêche, doit faire face aux périls inhérents à la vie des travailleurs de la mer. Pendant deux années entières, ce film raconte sa détermination, et celle de son équipage, à rester libres.



ENTRETIEN AVEC JOAQUIM PINTO (EXTRAIT)

Les images donnant sa matière à Rabo de Peixe datent d'il y a plus de dix ans. Pourquoi les avoir reprises maintenant ? Qu'était devenu entre-temps le projet initial, et qu'en reste-t-il dans la version actuelle du film ?

Le projet initial a été financé par la télévision portugaise avec l'appui des associations de pêche. Nous étions alors tenus par une contrainte de durée. En 2003, nous avons livré, sur commande, une version de 55 minutes centrée sur les propriétés d'un travail artisanal en voie de disparition. Cette version a été diffusée, mais nous avons gardé le désir de monter une autre version, libre de toute contrainte, qui puisse rendre hommage aux jeunes pêcheurs et à leur combat pour un mode de vie qu'ils célébraient. Dans la version actuelle, nous avons gardé la plupart des séquences de pêche, en les raccourcissant parfois pour faire entendre des moments plus intimes, qui décrivaient autrement nos rapports avec les pêcheurs.

Comment aviez-vous connu ces gens ? L'amitié existait-elle déjà avant le désir de montrer leur travail, ou bien s'est-elle nouée grâce à l'élaboration du film ?

On connaissait les Açores, São Miguel en particulier, depuis longtemps. Au début de nos traitements contre le HIV en 1997, on y allait souvent pour trouver un peu de repos. On avait établi des rapports d'amitié avec les pêcheurs de Rabo de Peixe, mais aussi avec les militants syndicalistes de la pêche artisanale, dont Artur, le beau-père de Pedro, était un des porte-paroles. Le désir de montrer leur travail est né de là.

La voix-off est au présent, et le ton général est celui du journal ou de la chronique, faisant défiler les jours sans donner au récit la dimension rétrospective qu'il aurait pu avoir au vu de l'écart temporel entre le tournage et le montage (et au vu, aussi, de la nostalgie qui point en tant d'endroits du film).

Pourquoi ce choix d'un présent continu ? Comment avez-vous écrit ce texte, et réparti sa lecture entre vous deux pour arriver à ce très bel entremêlement des voix ?

Avec ce nouveau montage, nous avons voulu conduire à son terme le film que nous avons imaginé en 2000, une fois soustraites les contraintes inhérentes à la commande télévisuelle. Le point de départ du nouveau montage n'a pas été de dresser un bilan (presque quinze ans après le tournage), mais de finir quelque chose qu'on sentait inachevé. Donc nous avons repris l'idée initiale de la voix-off lue à deux, pour y ajouter des éléments qui ne sont pas strictement informatifs, mais qui relèvent de nos réflexions sur une expérience vitale.

Propos recueillis par Gabriel Bortzmeyer, revue DÉBOREMENTS



SUSPENDU À LA NUIT

EVA TOURRENT, 2014, 24MIN, FRANCE, SURVIVANCE

Il y a ce fil tendu entre la machine et le vide, entre le dameur et la pente, entre Guillaume et ses pensées. Chaque nuit d'hiver et à 37 ans révolus, Guillaume parcourt les pistes et la montagne pour redonner forme à la neige, effacer les traces des skieurs. Seul dans la cabine, il fait corps avec sa machine dans un équilibre fait d'allers et venues, sans cesse répétés. Il lui faut s'accrocher à la nuit, à des zones d'ombres, inventer sa route.



A PLACE FOR EVERYONE

ANGELOS RALLIS & HANS ULRICH GOSSL, 2014, 60MIN, BELGIQUE, AJC (ATELIER JEUNES CINÉASTES)

Le documentaire A PLACE FOR EVERYONE explore la géographie humaine d'un village Rwandais deux décennies après le génocide. Survivants et meurtriers y vivent à nouveau côte à côte et la nouvelle génération grandit dans une société traumatisée, un fragile processus de réconciliation est à l'œuvre. Filmé sur quatre ans, le film dresse le portrait de Tharcisse et Benoite, deux jeunes Rwandais tiraillés entre amour et haine, désir de vengeance et pardon.



ATL TLACHINOLLI

ALEXANDER HICK, 2015, 76MIN, MEXIQUE/ALLEMAGNE, UNIVERSITY FOR TELEVISION AND FILMS MUNICH

En quête de l'unique Axolotl, une salamandre légendaire vivant dans les eaux de ce qu'on appelait autrefois le lac du Mexique, ATL TLACHINOLLI est un essai sur la survie et l'adaptation. Un film posant un regard sur ce qui reste.



VENDREDI 6 NOV

SALLE 1

20h THÉMATIQUE ODES MARITIMES

L'Océan de l'Oubli

NOËL BURCH & ALLAN SEKULA, 2012, 113MIN, PAYS-BAS, DOC.EYE FILMS

Ce film traite de la globalisation et du rôle que la mer y joue - comme l'espace oublié de ces temps modernes. Nous voulons montrer les effets inéluctables de la globalisation comme un pas indispensable dans le développement du capitalisme dans un système économique mondial. Le film fait l'analyse du transport des cargaisons maritimes à travers le monde, dans lequel la mer joue un rôle crucial.

En présence de Noël Burch et d'Olivier Meïer, directeur du FESTIVAL DE L'OH

A propos de L'Océan de l'Oubli

Le « Film-essai » par Noël Burch

Il y a 40 ans, j'ai peut-être été le premier à lancer le concept du film-essai, dans mon premier livre, *Praxis du cinéma*. J'étais encore intellectuellement jeune et plutôt apolitique, et cette notion était assez floue dans ma tête. J'établissais une différence entre le film-essai et le documentaire au sens classique du terme, qui est supposé rendre objectivement compte de la réalité ; mes mauvais objets étaient Flaherty, Grierson et les films du GPO anglais (Harry Watt, Basil Wright, etc.)

Le but d'un film-essai était de faire passer des idées ; et c'était aussi d'inventer des formes complexes, des ambiguïtés structurées, et surtout de s'éloigner des normes linéaires du documentaire classique et du cinéma « Hollywoodien » en général.

Il faut noter que la plupart des modèles que j'ai choisis étaient bien plus « à gauche » que moi à cette époque : L'HÔTEL DES INVALIDES de Franju, SALVATORE GIULIANO de Rosi, la période centrale de Godard, Dziga Vertov et aussi certaines expérimentations de la télévision Française... L'essentiel de la notion pour moi était le mélange d'approches stylistiques et matérielles ; d'images de fiction se fondant, peut-être imperceptiblement, avec le cinéma-vérité, des images d'archives, d'autres prises en caméra cachée, etc.

De telles discontinuités étaient censées créer, d'une façon ou d'une autre, la célèbre « distanciation » théorisée et pratiquée par Brecht. C'est en tout cas ce que j'ai commencé à revendiquer après m'être radicalisé en 1968. Mais cette approche, je la vois aujourd'hui dans l'ensemble comme un positionnement moderniste : s'impliquer dans un film (ou une pièce de théâtre, ou un roman) était en soi-même un mauvais objet, une relation « hollywoodienne » entre l'écran et le specta-

teur. J'étais en train de rationaliser ce qui était en fait une pure préférence esthétique basée sur l'idée gauchiste que la « transparence » de l'artefact de la culture de masse entraînait « l'aliénation » du grand public. Je rejoignais ainsi cette notion néfaste mais toujours à la mode dans certains milieux que la radicalité dans l'art est équivalente à la radicalité politique. Le film-essai a commencé à se répandre dans les années 70 et le début des années 80. En France, j'ai eu pour la première fois l'occasion de le mettre en pratique avec André S. Labarthe, Janine Bazin et Jean-André Fieschi pour *CINÉASTES DE NOTRE TEMPS* (1966-71) puis à nouveau au milieu des années 80 avec *UNE HISTOIRE SOCIALE DU CINÉMA* en six épisodes pour FR3 et Channel 4. Mais c'était principalement en Angleterre que le film-essai s'est développé, pendant les débuts grisants de Channel 4, et grâce à d'audacieux programmes financés par le Arts Council et le BFI Production Board. J'ai personnellement eu la possibilité de faire trois moyens métrages par ce biais, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, dont plusieurs de mes anciens étudiants du Royal College of Arts (Ed Benett, Anna Ambrose, Phil Mulloy...). Et je me souviens avoir été naïvement irrité lorsque « THE IMPERSONATION » que j'avais co-réalisé avec Christopher Mason pour l'Arts Council, a gagné le prix du « meilleur film expérimental » au festival de Melbourne. Pourquoi « expérimental » me demandais-je ? Pour moi, c'était bien la forme que le « documentaire » devait prendre.

Aujourd'hui ce genre de film est plutôt démodé, puisque l'audimat est roi et les spectateurs considérés trop stupides pour comprendre quoi que ce soit d'un tant soit peu complexe...

Et ainsi, L'Océan de l'Oubli, qui a été une tentative de continuer cette entreprise inachevée, a été fait à contre-courant. Quand est apparu à Allan et à moi l'idée de faire un film à partir de « Dismal Science » le principal essai de sa *Fish Story*, duquel j'étais tombé amoureux en en faisant la traduction française, on a tous les deux pensé à faire quelque chose dans cette veine là, mélanger des petites fictions, et même des collages surréalistes, avec des reportages de cinéma-vérité, des images d'archives etc. Ce fut un programme trop ambitieux, pour toutes sortes de raisons pratiques et de frictions autant artistiques qu'idéologiques, au sein d'une co-production complexe.

Je pense que ce qui ressort principalement ici du concept original de film-essai est cette structure quelque peu décousue, assez largement discontinuée et souvent digressive.

C'est de toute évidence un film qui force le spectateur à rester alerte, mais il n'est en aucun cas obscur, du moins je l'espère.

Un sujet tel que celui-ci, le fléau de la globalisation et du capitalisme productiviste, même si regardé uniquement dans la limite de ses activités maritimes et celles qui lui sont directement associées, est si vaste que le film ne peut être considéré que comme un échantillonnage... mais de manière, nous l'espérons, à en suggérer l'ampleur et l'horreur des dégâts ainsi que la logique derrière les mutations en cours... C'est donc un film qui devra être prolongé par d'autres moyens...

SALLE 2

19h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS



LA FIÈVRE

SAFIA BENHAIM, 2014, 39MIN, FRANCE, AIR RYTMO

Au Maroc, au cours d'une nuit de fièvre, une enfant perçoit la présence d'un fantôme : une femme, exilée politique de retour dans son pays natal. Dans le noir et les délires de la fièvre, voix sans corps et visions s'entremêlent.



LA CAPTURE

GEOFFREY LACHASSAGNE, 2015, 50MIN, FRANCE, LA HUIT

Un portrait de Pierre Bergounioux, l'un des écrivains majeurs de notre temps. Si son œuvre a une portée universelle, elle a aussi ses territoires privilégiés : l'histoire et la littérature, la mémoire et l'écriture, l'enfance et la Corrèze. Une parole, donc, mais aussi un corps - nouveau, vibrant, « giacomettien ». Dévoré de passions : Pierre collecte avec une égale férocité les choses et les mots pour les dire, la ferraille, les insectes, tout...

21h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS



LES OUBLIÉS DE NORVILSKES

DMITRI MAKHOMET, 2014, 67MIN, FRANCE/BIELORUSSIE, ARTUROMOI

On dit qu'en 1939 une réunion au Kremlin donna naissance au nouveau tracé de la frontière entre la Lituanie et la Biélorussie. On dit aussi qu'à cette occasion, Staline laissa sa pipe sur la carte. On raconte que personne n'osa y toucher, si bien que la frontière épousa ses formes. Pour les habitants de Norvilskes, et pour leurs voisins biélorusses du village de Pezkuny, cette frontière, longtemps symbolique, se matérialise brutalement en 2004, avec l'entrée de la Lituanie dans l'Union Européenne.

SALLE 2

THÉMATIQUE

HABITER LE MONDE

Qu'est-ce qu'*habiter* ? Un immeuble de la Goutte d'Or, un bidonville menacé de destruction, un pays où l'on a jamais vécu ou presque.

Qu'est-ce qu'un *habitant* ? Sur ces questions d'une brûlante actualité, nous avons proposé à trois réalisateurs de froter leur propre travail les uns avec les autres.

E.V.

10h00 PREMIÈRE BRIQUE :
RENCONTRE AVEC NINA ALMBERG ET SIMON POCHE

47, RUE DE LA GOUTTE D'OR

NINA ALMBERG ET SIMON POCHE, 2015, 58MIN, FRANCE

« Nous sommes en l'an 2025. Paris, quartier de la Goutte d'or. Un silence lourd, entrecoupé par le passage de rares camions. Beaucoup de rideaux sont fermés, à vendre, à louer. Les rares piétons glissent, silencieux... »

13h30 DEUXIÈME BRIQUE :
RENCONTRE AVEC JÉRÉMY GRAVAYAT



LES HOMMES DEBOUT

JÉRÉMY GRAVAYAT, 2010, 75MIN, FRANCE

(Extraits)

Traverser les ruines de l'usine, se souvenir des gestes répétés. Entendre les voix des ouvriers rassemblés dans la cour et le silence des machines arrêtées. Parcourir la ville dans la boue des chantiers, partir à la recherche d'un travail. Frapper la pierre et la brique, regarder les choses lentement s'effondrer. Repérer les lieux, s'y introduire, changer les serrures et raccorder l'électricité. Se rassembler dans la nuit, allumer un feu, construire de nouveaux abris. Raconter toujours la même histoire : celle qui fait tenir les hommes debout.



TARRAFAL

PEDRO COSTA, 2007, 15MIN, PORTUGAL, LX FILMES

Tarrafal : territoire de l'île de Santiago au Cap-Vert où en 1936, le Portugal a créé une colonie pénale pour les prisonniers politiques. Cette colonie était connue sous le nom de « camp de la mort lente ».



PLANCHES, CLOUS, MARTEAUX

JÉRÉMY GRAVAYAT, 2014, 12MIN, FRANCE

Où l'on construit, détruit, reconstruit, des abris... Sur le chemin d'un film bien plus long, autour de quelques fragments d'une histoire de l'habitat social et précaire à La Courneuve en Seine St Denis, nous enregistrons des récits, consultons des archives, tournons des images, recherchons des lieux, confectionnons un journal, une forme d'Atlas.

ATLAS, AUTOUR D'UN FILM EN COURS

Depuis une quinzaine d'années, j'alterne la réalisation de films personnels documentant des territoires étrangement habités (lieux de vies et passages de sans-papiers ou de migrants, quartiers en restructurations urbaine) avec des formes de pratiques cinématographiques d'ateliers, financées par des « politiques de la ville » en demande de participations habitantes. Depuis deux ans, je suis accueilli par *L'Abominable*, laboratoire cinématographique partagé, installé à La Courneuve en Seine-Saint-Denis, dans une portion vouée à démolition de la Cité des 4000. J'y travaille à la réalisation d'un film sur le devenir habitant, qui, en partant de la collecte de récits oraux, cherche à retisser ce qui cohabite et fait cité dans le recoupement d'expériences passées et présentes du logement en banlieue. Ces récits forment une histoire intime tout autant que collective, celle de la vie des Grands Ensembles, mais aussi de leurs entours, parcours d'habitants des bidonvilles d'hier et d'aujourd'hui, des cités de transit ou des foyers. En prenant le temps de faire de nombreuses rencontres, sans caméra, de me plonger dans des fonds d'archives, d'écrire un film à partir des mots des uns et des autres, d'organiser des débats publics, ou de réaliser et distribuer un journal rendant compte de ces recherches, je souhaite déplacer un peu conjointement la production du cinéma, l'apparition de la parole et certaines formes de représentations ou de participations attendues.

Pour évoquer ce parcours de cinéma, j'ai souhaité agencer quelques éléments fragmentaires. Deux extraits du long-métrage *LES HOMMES DEBOUT*, tourné en 2009 à Lyon, dans le quartier industriel de Gerland, alors en pleine restructuration urbaine, retracent l'origine du travail que je mène actuellement à La Courneuve sur la réécriture et l'interprétation de récits de vie. *PLANCHES, CLOUS, MARTEAUX*, court film réalisé en 2015 sur support argentique, comme une esquisse du long-métrage à venir, cartographie la destruction actuelle des bidonvilles, hantée par l'histoire de ceux qui ont vécu dans les mêmes conditions et dans les mêmes espaces, au cours du siècle précédent.

Enfin, j'ai souhaité convoquer le parcours du cinéaste Pedro Costa, comme un écho, au travers du court film *TARRAFAL*. Il est de ceux qui aujourd'hui tentent de fabriquer du cinéma autour de ces questions, en tenant fermement l'équilibre de l'investigation documentaire et d'un cinéma « habité » au sens premier. Par les lieux, les corps et les mots, présences et absences, des hommes et femmes, auprès de qui son travail évolue depuis une quinzaine d'années. Ceux des habitants de l'ancien quartier auto-construit de Fonthainas, situé en banlieue de Lisbonne, qui depuis ont été relogés dans des immeubles, alors que les films de Costa accompagnent toujours plus loin leurs échappées dans les trouées du territoire et de la mémoire.

Jérémy Gravayat

17h30 TROISIÈME BRIQUE :
RENCONTRE AVEC DAMIEN FROIDEVAUX



LA MORT DU DIEU SERPENT

DAMIEN FROIDEVAUX, 2014, 91MIN, FRANCE, ENTRE2PRISES

Suite à une bagarre qui tourne mal, Koumba, 20 ans, est expulsée au Sénégal. Arrivée en France en bas âge, l'adolescente agitée se retrouve, en 48h, dans un village perdu dans la brousse, loin de sa famille et de sa vie à Paris. Récit de cinq ans d'exil : du fait divers à l'épopée tragique.

LA MORT DU DIEU SERPENT vu par Alexandra Galitzine-Loumpet

Le film commence par le récit haché d'une jeune femme - un débit de mitraillette, des gestes désorientés. Une stupeur qui prend la caméra à témoin. Il est question d'une bagarre, d'une malchance, d'un différend entre filles un jour d'ennui à Paris et d'une sanction foudroyante : le renvoi au Sénégal. D'un basculement dont on pressent le caractère irréversible, quelle que puisse en être l'issue. Un mot caractérise ce dont Koumba fait l'expérience : l'exil. Koumba n'est pas une immigrée (c'est l'histoire de ses parents), ni une migrante (n'étant pas vraiment partie, elle n'arrive pas à arriver) ; ni à proprement parler une déracinée (sinon à penser les éventuelles racines vers le haut, vers les attachements et les imaginaires).

Exilée donc dans le sens ancien du terme, celui de bannissement, et dans son sens le plus contemporain, celui d'une discontinuité entre plusieurs mondes ; mais aussi exilée à plusieurs titres, de corps et d'esprit, dans un nulle part qui la place d'emblée au bord de la déraison. Koumba souffre moins de son « identité » - elle se sent de France -, que d'un tourment de l'origine, une assignation à résidence au nom d'un hypothétique lien de sang - cercle de craie contre lequel elle bute, elle et son fils né là. Son altérité est double, par son comportement différent et par cette maladie du refus qui ne lui laisse d'autre voix que celle de sa révolte et de ses invectives, de sa parole incontrôlable et de son accent singulier, langages d'exil qui répercutent en écho ceux d'autres vaincus de l'histoire. Koumba, figure pathétique et tragique, petite sœur indocile d'Iphigénie sacrifiée pour d'improbables batailles.

Aussi Koumba nous hante comme elle hante l'impuissance de son père, frappé d'aphasie, les conseils inutiles de sa mère, l'embarras de ses sœurs, comme elle devrait hanter le dispositif rhétorique de la mobilité et de la globalisation. Que faire de ce destin immobilisé, de ce présent empêché - vécu au passé ? La pousser à espérer est périlleux, l'engager à se résigner est faire fi de l'histoire et de cette notion si complexe, l'appartenance. Il me semble que c'est le mérite de Damien Froidevaux que de rendre compte et de Koumba et de lui face à elle. Tour à tour convoquée ou révoquée, tolérée ou insistante, sa présence saisit l'extrême violence d'une situation que l'on pourrait résumer ainsi : Koumba, d'ailleurs elle est d'ici.

Alexandra Galitzine-Loumpet, anthropologue, co-directrice du programme scientifique « Non-lieux de l'exil » de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme.

Cette programmation a été conçue en collaboration avec le Master 2 Images et société de l'Université d'Evry-Val-d'Essonne et Monique Peyrière, enseignante au sein du même master et chercheuse à l'EHESS/CNRS.

L'EXPÉRIENCE DOCUMENTAIRE JEUNE PUBLIC

Le festival LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES est attentif depuis ses débuts aux jeunes publics. Journées d'immersion pour les dispositifs d'Éducation à l'image, séances dédiées, atelier-rencontres font partie intégrante de nos programmations depuis plus de 15 années.

Il n'est pas, nous semble-t-il, de films documentaires spécifiques pour les jeunes publics, mais plutôt des œuvres dont tout ou partie des clefs de lecture thématiques, esthétiques, éthiques peuvent également solliciter leurs regards et écoutes, de l'expérience sensible immédiate ou décalée à la perception parfois plus complexe des enjeux de narration, d'anticipation du réel, le rapport du filmeur au filmé, la représentation, la mise en scène, le vrai et le faux au cinéma. Tout ce qui finalement peut animer le spectateur de documentaire, ce qui nous anime.

De l'archive détournée, en lien avec l'exposition « l'effet vertigo » proposée par le MAC VAL, à l'immersion dans le milieu méconnu du patinage artistique et de ses revers, du parcours éprouvant de deux jeunes Roms dans la France d'aujourd'hui, aux secrets botaniques d'une forêt tropicale, les séances de cette édition, issues d'un travail en commun développé avec le service culturel de Gentilly sont proposées aux classes de primaire, de collège et de lycée.

Manuel Briot

ARCHIVE FILMÉE



200 000 FANTÔMES (NIJUMAN NO BOREI)

JEAN-GABRIEL PÉRIOT, 2007, 10 MIN, FRANCE,
ENVIE DE TEMPÊTE PRODUCTIONS

Hiroshima, 1914-2006. Une méditation expérimentale autour du A-Bomb Dome, symbole de la destruction d'Hiroshima par la bombe atomique en 1945.



Nous

ARTAVAZD PELECHIAN, 1969, 25 MIN, ARMÉNIE,
STUDIO EREVAN

Un montage alternant images préexistantes et fabriquées, qui composent une lyrique inquiète, d'un humanisme vibrant, où les regards succèdent aux visages, où le peuple arménien semble résister à toutes les blessures, à toutes les épreuves dont le quotidien rappelle symboliquement la teneur.



LIGHT IS CALLING

BILL MORRISSON, 2004, 8 MIN, ÉTATS-UNIS

Une courte scène du film THE BELLS (1926) de James Young a été traitée et remontée à l'aide d'une trieuse optique. Une méditation sur le caractère aléatoire et fugace de la vie et de l'amour.

SUR LA GLACE



BOUCLE PIQUÉ

LILA PINELL & CHLOÉ MAHIEU, 2014, 39 MIN, FRANCE,
CAPRICCI FILMS

Un stage de patinage artistique, à la montagne, en été. Les jeunes adolescentes qui y participent sont toutes des championnes. Les rivalités et les sentiments émergent, et lorsque la discipline s'intensifie, les filles inventent des chorégraphies pour s'échapper.



LE PETIT PRINCE AU PAYS QUI DÉFILE

CARINA FREIRE FREIRE, 2013, 35 MIN, SUISSE, THERA
PRODUCTION

Que faire de sa vie quand on a été double champion du monde de patinage artistique et que l'on a pris, de fait, sa retraite à 25 ans ? Carina Freire, dans LE PETIT PRINCE AU PAYS QUI DÉFILE, dévoile avec pudeur et rigueur les errances de Stéphane Lambiel, un ancien champion, qui écume les galas et les shows de patinage dans le monde entier. Un film acéré, vif, parfois drôle, qui mêle, avec force, grâce et prosaïsme.

EXPÉDITION



IL ÉTAIT UNE FORÊT

LUC JACQUET, 2012, 78 MIN, FRANCE, SWANK FILMS

Depuis des années, Luc Jacquet filme la nature, pour émouvoir et émerveiller les spectateurs à travers des histoires uniques et passionnantes. Sa rencontre avec le botaniste Francis Hallé a donné naissance à ce film patrimonial sur les ultimes grandes forêts primaires des tropiques, au confluent de la transmission, de la poésie et de la magie visuelle.

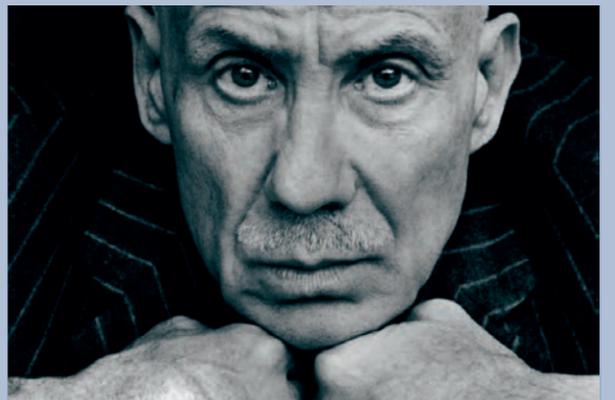
MÉDIATHÈQUE DE GENTILLY

MARDI 3 NOV

19H30 : RENDEZ-VOUS DU DOC

Depuis 2010, LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES, le Service Culturel et la Médiathèque de Gentilly proposent tout au long de l'année aux publics de découvrir toute la diversité de la création documentaire à travers ces « Rendez-vous du doc ».

Cette séance s'inscrit dans le cadre de la thématique proposée par la Médiathèque et consacrée aux auteurs de polars.



JAMES ELLROY

BENOÎT COHEN, 1999, 47 MIN, FRANCE,
MK2TV, FRANCE

Dans ce portrait réalisé par son éditeur français, hâtant et chaotique, dense et violent comme son écriture, le « révérend » Ellroy en personne, mène la danse. Ses propos et sa visite guidée de L.A., territoire d'expérience et protagoniste de la majeure partie de son œuvre, sont scandés par des citations, tirées majoritairement de MA PART D'OMBRE (Rivages, 1997), récit d'une double enquête que mène Ellroy sur l'assassinat de sa mère et sur sa propre vie d'enfant orphelin, d'adolescent perturbé et d'écrivain hanté.

MERCREDI 4 NOV

14H30 : CONTE DOCUMENTAIRE



SPARTACUS ET CASSANDRA

IOANIS NUGUET, 2014, 81 MIN, FRANCE,
MORGANE PRODUCTIONS

Spartacus, jeune Rom de 13 ans et sa sœur Cassandra, 10 ans sont recueillis dans le chapiteau-squat de Camille, une drôle de fée trapéziste qui prend soin d'eux, leur offre un toit et leur montre le chemin de l'école. Mais le cœur des enfants est déchiré entre l'avenir qui s'offre à eux... Et leurs parents qui vivent encore dans la rue.

Entrée libre, tout public, réservation au 01 41 24 27 10.

SALLE 1

THÉMATIQUE

DES MIGRANTS. DES FRONTIÈRES.

14h00 REVOIR

« Je vous écris d'un pays autrefois clair. Je vous écris du pays du manteau et de l'ombre »
Épreuves, exorcismes. Henri Michaux

Depuis des mois, les médias nous annoncent quotidiennement ou presque les tragédies vécues par les migrants aux portes de l'Europe. Au risque de la litanie. Ces drames à répétition ont lieu sous nos yeux – sous ceux des Grecs et des Italiens indéniablement. Nos gouvernants ont, jusqu'à très récemment, gardé le silence, tétanisés par la présence de l'extrême-droite et la proximité des échéances électorales. Au pire, contaminés par le discours frontiste, ils participent au déversement de propos ignominieux où le choix des mots a toute son importance. Nous pensons particulièrement aux travaux de Victor Klemperer pour qui la manipulation du langage est un moyen d'asservir la langue et donc la pensée elle-même. L'usage répété voire martelé, des termes flux, raz de marée, crise, invasion, pour ne prendre que ces exemples, alimente les peurs, joue des amalgames et légitime des politiques migratoires attentatoires aux droits fondamentaux.

A l'échelle mondiale, les frontières devenues murs n'ont cessé de proliférer ces dernières années – symptôme de notre monde tiraillé entre mondialisation et fragmentation. Du mur Israélien en Cisjordanie (Voir Mur de Simone Bitton) à la barrière séparant les États-Unis du Mexique (Voir DE L'AUTRE CÔTÉ de Chantal Akerman) jusqu'au mur le plus long (3200km) entre l'Inde et le Bangladesh très discrètement meurtrier (documenté par le travail photographique de Gaël Turine), la liste serait longue.

Face à cette actualité tragique, le ministre italien des affaires étrangères Paolo Gentiloni en déclarant « L'Europe redécouvrira son âme ou la perdra pour de bon » nous rappelle les véritables enjeux et nous renvoie à nos responsabilités d'habitants de cette partie du monde. Il nous rappelle à la pensée de Jacques Derrida pour qui l'hospitalité est la culture même et non une éthique parmi d'autres. La question finalement est de savoir si nous considérons le droit à la mobilité comme un droit inaliénable pour tous ou comme un privilège.

Le cinéma, notamment documentaire n'a pas attendu pour porter attention à ceux qui manquent. Pour être là, aux côtés de ces invisibles que sont les migrants. Pour tenter de saisir et de penser les bouleversements de l'époque. Pour cette raison nous avons voulu revisiter les programmations du festival depuis son origine, en extraire quelques films et les mettre en perspective avec des films plus récents dont une fiction. C'est dans ce sens que nous voulions également accueillir une pièce de théâtre, 81 AVENUE VICTOR HUGO (créée au Théâtre de la Commune dans le cadre des pièces d'actualité). Si nous avons été contraints d'abandonner cette idée, nous avons maintenu notre invitation aux membres de l'équipe artistique de cette pièce à venir participer à l'échange collectif prévu à l'issue de cette programmation. Nous souhaitons nous aussi traverser les frontières, celles des genres et des démarches artistiques sans autre risque que celui de l'échange et de la réflexion partagée. En associant ces films, cette pièce de théâtre qui tous élaborent des récits, imaginent des dispositifs, proposent des expériences sensibles, témoignent d'un état du monde, nous établissons des liens de sens et de pensée. Nous tenterons, en reprenant l'expression de Walter Benjamin, « d'organiser le pessimisme ».

Au poète les derniers mots :

« La terre nous est étroite. Elle nous accule dans le dernier défilé et nous nous devêtons de nos membres pour passer.

Et la terre nous presse. Que ne sommes-nous son blé, pour mourir et ressusciter »

LA TERRE NOUS EST ÉTROITE - Mahmoud Darwich

SABRINA MALEK



UN AUTRE JOUR SUR LA PLAGE

JÉRÉMY GRAVAYAT, 2002, 20 MIN, FRANCE

Rashid attend, assis sur le sable, les yeux rivés vers l'horizon où brillent les lumières de la côte anglaise. Comme chaque soir, il espère passer de l'autre côté. Mais sur la plage de Sangatte, seuls les jours passent et les hommes continuent d'attendre, à la frontière d'une nouvelle vie.



BORDER

LAURA WADDINGTON, 2004, 27 MIN, FRANCE/ÉTATS-UNIS

En 2002, Laura Waddington a passé plusieurs mois dans les champs autour du camp de la Croix Rouge à Sangatte avec des réfugiés afghans et irakiens qui essayaient de traverser le tunnel sous la Manche pour rejoindre l'Angleterre. Filmé entièrement de nuit avec une petite caméra vidéo, BORDER est un témoignage personnel sur le sort des réfugiés et la violence policière qui a suivi la fermeture du camp.

À PROPOS DE BORDER

(...)

Je repense soudain - ce ne sera ici qu'un dernier exemple, il y en aurait bien d'autres à convoquer - aux quelques images fragiles surgies dans la nuit du camp de Sangatte, en 2002, et filmées par Laura Waddington sous le titre BORDER.

Laura Waddington a passé plusieurs mois dans les zones environnant le camp de la Croix Rouge à Sangatte. Elle filmait les réfugiés afghans ou irakiens qui tentaient désespérément d'échapper à la police et de traverser le tunnel sous la Manche afin de rejoindre l'Angleterre. Elle ne put, de tout cela, que tirer des images-lucioles : images au bord de la disparition, toujours mues par l'urgence de la fuite, toujours proches de ceux qui, pour mener à bien leur projet, se cachaient dans la nuit et tentaient l'impossible au péril de leur vie. La « force diagonale » de ce film se paie en clarté, bien sûr : nécessité d'un matériel léger, obturateur ouvert au maximum, images impures, mise au point difficile, grain envahissant, rythme saccadé produisant quelque chose comme un effet de ralenti. Images de la peur. Images-lueurs, cependant. Nous voyons peu de choses, des bribes seulement : des corps postés sur le bas-côté d'une autoroute, des êtres qui traversent la nuit vers un improbable horizon. Ce ne sont pas, malgré l'obscurité régnante, des corps rendus invisibles, mais bien des « parcelles d'humanité » que le film réussit justement à faire apparaître, si fragiles et brèves que soient leurs apparitions.

Ce qui apparaît dans ces corps de la fuite n'est autre que l'obstination d'un projet, le caractère indestructible d'un désir. Ce qui apparaît est aussi la grâce, quelquefois : grâce que recèle tout désir qui prend forme. Beautés gratuites et inattendues, comme lorsque ce

réfugié kurde danse dans la nuit, le vent, avec sa couverture pour toute draperie : tel l'ornement de sa dignité et, quelque part, de sa joie fondamentale, sa joie malgré tout. BORDER est un film illégal que traversent, de fait, tous les états de la lumière. Il y a, d'une part, ces lueurs dans la nuit : infiniment précieuses, car porteuses de liberté, mais aussi angoissantes, car toujours soumises à un péril palpable. D'autre part - comme dans la situation décrite par Pasolini en 1941 -, nous voyons les « féroces projecteurs » du règne, si ce n'est de la gloire : faisceaux des torches policières dans la campagne, implacable rayon de lumière qui balaye, depuis un hélicoptère, les ténèbres ambiantes. Même les simples lumières des maisons, les lampadaires ou les phares d'automobiles qui passent sur la route nous serrent la gorge dans le contraste déchirant - visuellement déchirant - qui s'instaure avec toute cette humanité jetée dans la nuit, rejetée dans la fuite.

Extrait de SURVIVANCE DES LUCIOLES, par Georges Didi-Huberman



POUR VIVRE J'AI LAISSÉ

BÉNÉDICTE LIÉNARD, 2004, 30 MIN, FRANCE, GSARA

En septembre 2004, à Bruxelles, des cinéastes rencontrent un groupe de demandeurs d'asile. Ceux-ci s'emparent de la caméra et filment eux-mêmes leur intimité dans un centre pour réfugiés. Il s'agit pour eux d'enfin se donner une image et de se faire entendre.



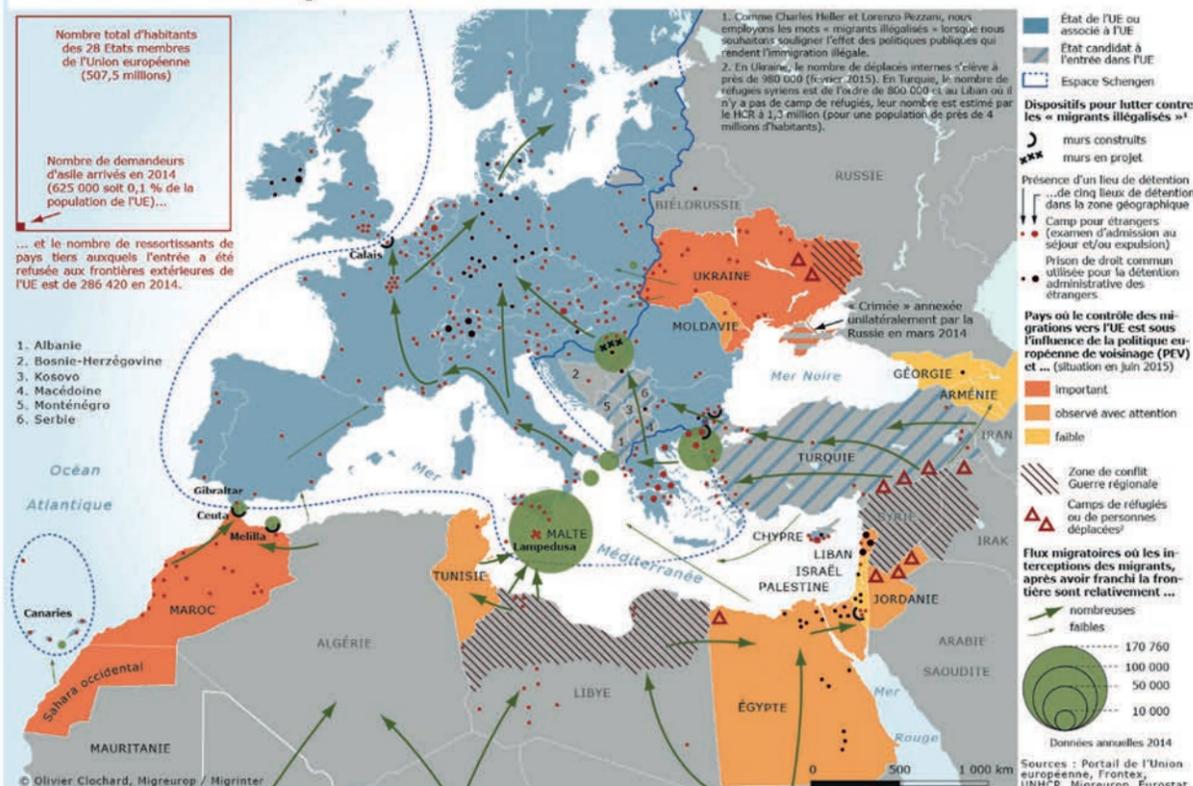
CAPSULAR

HERMAN ASSELBERGHS, 2007, 25 MIN, BELGIQUE, AUGUSTE ORTS

L'enclave espagnole de Ciudad Autonoma de Ceuta est à mi-chemin entre la ville et la communauté autonome. Autrefois sous l'administration de la province espagnole de Cadix, Ceuta est située en bordure de la côte marocaine et fait dorénavant partie de l'Union Européenne. Cette enclave de l'Europe néo-libérale et de sa politique xénophobe à l'encontre des réfugiés agit comme une version contemporaine du « rideau de fer ».



L'Union européenne doit devenir une terre d'accueil



16h30 FICTIONNER LE RÉEL

HOPE

BORIS LOJKINE, 2015, 90MN, FRANCE, ZADIG PRODUCTIONS

En route vers l'Europe, Hope rencontre Léonard. Elle a besoin d'un protecteur, il n'a pas le cœur de l'abandonner. Dans un monde hostile où chacun doit rester avec les siens, ils vont tenter d'avancer ensemble, et de s'aimer.

ENTRETIEN AVEC BORIS LOJKINE

Vous avez fait 10 ans de philosophie avant de passer au cinéma. Qu'est-ce qui a motivé ce changement ?

J'avais envie de voir le monde. J'ai eu un parcours académique très classique, j'ai eu les concours tout de suite, j'avais un chemin très tracé. Et je me suis retrouvé à presque 30 ans, finissant ma thèse et me disant : « je fais de la philosophie, c'est une grande excitation intellectuelle, mais ça n'est pas la vie que je veux. » Donc j'ai tout changé.

Vous avez fait des documentaires au Vietnam et vous passez dans cette fiction à l'Afrique, avec ce Camerounais et cette Nigériane qui font le voyage ensemble, une histoire d'amour réaliste. Pourquoi ce thème ?

Vous ouvrez le journal et vous voyez des histoires de migrants qui arrivent sur nos côtes. Ce qui m'intéresse pour le film, ça n'est pas juste le fait qu'ils prennent un bateau, mais tout ce qu'il y a derrière. Ce qui me touche dans les histoires de migrants, c'est leur dimension quasi-mythologique. Vous et moi, si on veut voyager, on prend un visa, un avion et on va à l'autre bout de la planète, ça n'est pas très compliqué. Pas très poétique non plus, c'est assez basique. Quand je lis ces récits et quand ensuite j'ai rencontré ces gens, j'ai l'impression que l'on est transporté dans un autre temps, un autre monde, une autre époque où il y a encore de l'épique, de l'épopée. Mais ça reste notre époque, avec des problèmes politiques, ça nous touche. Et pour moi qui veux faire des films, je ne peux pas résister à l'appel de ces histoires, ça me donne envie de faire des films.

Il y a déjà eu beaucoup de films sur ce sujet...

La singularité de ma démarche réside peut-être dans l'envie de raconter ce monde de l'intérieur. Regarder comment il fonctionne, quelles sont ses règles internes, les rapports de force. Et je pense que le sujet des migrants n'est traité que de notre point de vue, même lorsque l'on prétend adopter le leur, on les regarde du nôtre, depuis notre rive, à partir des problèmes qu'ils nous posent, politiques ou économiques ou même idéologiques. Il y a une dimension anthropologique dans ma démarche et un rapport radicalement non-idéologique au monde des migrants.

Ce que vous décrivez est particulièrement dur...

Tout ça est extrêmement documenté. Mais cela m'intéressait de passer à une fiction. C'est vrai qu'il est très improbable qu'un Camerounais et une Nigériane se mettent ensemble, mais le film l'explique clairement. Je voulais que cette histoire se déroule dans un univers extrêmement réel, celui de la route et des ghettos. Cet univers est très codifié, surtout à partir du moment où l'on traverse le Sahara, depuis le Sud vers le Nord en prenant le point de vue africain. A partir de ce moment-là, tout change ; comme le disent les personnages, vous n'êtes plus chez vous. Dès lors que vous avez franchi le Sahara, vous êtes chez les autres, les autres étant les Maghrébins, qui pour les Noirs sont déjà radicalement différents. C'est un monde très, très dur et je n'ai jamais vu ce monde raconté au cinéma. Je pense que c'est parce que lorsque l'on imagine les migrants,

on imagine un gros bloc : les Africains. Mais « les Africains », ça n'existe pas. Il y a des Camerounais, des Nigériens, des Congolais, des Ivoiriens, des Sénégalais et eux-mêmes se perçoivent comme très différents les uns des autres. Sur la route, ils identifient tout de suite l'autre : « lui, il est Nigérien, holà, je me tiens à distance. Il ne parle pas comme moi, il ne s'habille pas comme moi. » Il y a beaucoup de signes de reconnaissance. Notre perception indifférenciée du migrant africain nous empêche de pénétrer ce monde. Je voulais justement pénétrer ce monde souterrain, avec ses lois dures et terribles. Si vous voulez faire un film sur la mafia, c'est pareil : il y a la loi de la famille, la loi du silence. Et ça m'intéressait de décrire ce monde et ses lois très précisément, avant même de tisser la fiction.

Par documentation, vous entendez rencontrer des gens sur place ?

Ça s'est passé en deux temps. Premièrement, j'ai beaucoup lu, que ce soit des récits des migrants eux-mêmes, des enquêtes journalistiques, des travaux d'ethnologues ou d'anthropologues sur le sujet, des rapports d'ONG... Ensuite j'ai écrit le scénario, j'ai commencé à financer mon film, puis je suis allé sur le terrain. Et bien entendu, même si j'étais bien documenté, ça a complètement bouleversé ma perception des choses et j'ai tout changé. De rencontrer des gens qui me racontaient leur histoire m'a permis de mieux appréhender cet univers.

Propos recueillis par Olivier Barlet, AFRICULTURES, juin 2014



LES MESSAGERS p12, suite de la thématique « DES MIGRANTS, DES FRONTIÈRES. »

SALLE 1

18h30 CARTE BLANCHE MAC VAL

VESTIGES DU MONDE #1

Plus de cinquante ans après les indépendances africaines, les violences coloniales n'en finissent pas de hanter les sociétés « civilisées ». Loin d'être une simple parenthèse dans l'histoire de l'humanité, nous en payons toujours le prix fort. Cette histoire dramatique agit en effet dans les soubassements de la mémoire collective. Elle plie les imaginaires et tord les représentations pour éviter que ces passés coloniaux ne soient mis à la table de l'histoire présente.

Conçue en collaboration avec le MAC VAL et l'artiste Mathieu Kleyebe Abonnenc (dont les œuvres travaillent notamment à mettre à jour certains des pans enfouis de l'histoire coloniale), les deux films de cette fenêtre plongent dans les entrailles et la folie meurtrière du passé colonial et post-colonial de l'Allemagne. Autant le dire tout de suite, on ne sort pas indemne d'une telle traversée, qui débute à l'orée du vingtième siècle dans les Andes boliviennes (LA MORT ET LE DIABLE) pour s'achever dans le bruit et la fureur sur les rives du Congo, au milieu des années 60 (KOMMANDO 52).

Composé en grande partie de photographies et de films provenant des archives familiales, LA MORT ET LE DIABLE suit la lente dérive d'un savant réputé – anthropologue et explorateur suédois, le Comte von Rosen est le grand-père de Peter Nestler. Indéniablement curieux autant des populations que des arts et des traditions qu'il rencontre au Congo et ailleurs, von Rosen est aussi terriblement fasciné par la mort. Une attraction si forte qu'elle le pousse dans les bras du national-socialisme au moment de la contre-révolution en Finlande (Hermann Göring, le « diable » du titre du film, est le mari de sa belle-sœur). Si le documentaire de Nestler est un portrait d'une remarquable sobriété dans son travail de montage (peu ou pas d'effets, des voix off clairement posées, un rythme fluide et tenu), il ne cache rien cependant des penchants prédateurs et morbides de son grand-père. Les photographies montrent sans détour le sort subi par les hommes et les animaux, soumis à un même régime de violence.

KOMMANDO 52 prend le contre-pied radical de ces agencements d'images. Plus chaotique, plus sauvage, plus difficile à regarder aussi, le film de Walter Heynowski et Gerhard Scheumann expose les crimes commis par des mercenaires allemands au Congo, engagés « contre le communisme ». Comme chez Nestler, KOMMANDO 52 s'appuie sur des images et des documents produits de l'intérieur, par les mercenaires eux-mêmes. Le résultat recherché, et pour le moins obtenu, de ce montage éclaté aussi percutant qu'halluciné - recadrages, zoom, gros plans, fragmentations -, entraîne le spectateur au cœur des ténèbres. Photographies terrifiantes, enregistrements sonores du parcours et des « motivations » des mercenaires, extraits de journaux ou de films : un monde de folie et de démesures s'ouvre devant nos yeux ébahis. Un espace délirant où la vie d'un homme noir ne vaut pas grand chose en regard des puissances idéologiques et économiques (celles des grandes entreprises allemandes) qui œuvrent dans l'ombre à sa destruction.

E.V.



TOD UND TEUFEL (LA MORT ET LE DIABLE)

PETER NESTLER, 2009, 54MIN, SUÈDE/ALLEMAGNE, KINTOPP HB, STRANDFILM

Ethnologue et aventurier, le comte Eric von Rosen fut un homme de contradictions : attiré par les habitants de l'Afrique autant que par le racisme colonial. Nestler entreprend un voyage sur les traces de son grand-père.

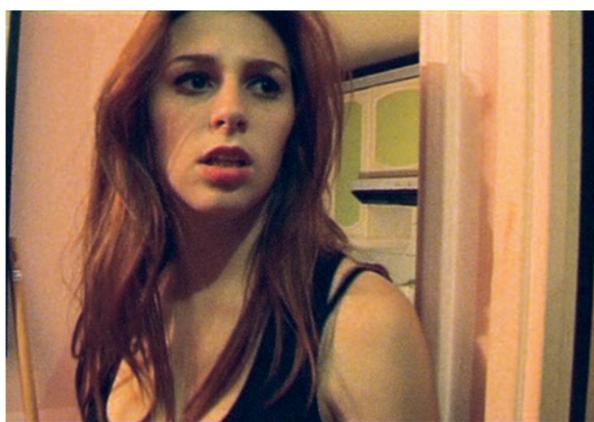


KOMMANDO 52

WALTER HEYNOWSKI, GERHARD SCHEUMANN, 1965, 33MIN, ALLEMAGNE

Un portrait de l'éponyme groupe de mercenaires franco-allemands, dirigé par l'ex-soldat de la Wehrmacht Siegfried « Kongo » Müller, et principal responsable des plus terribles massacres de la crise congolaise de 1964.

21h00 PALMARÈS / AVANT-PREMIÈRE



PAULINE S'ARRACHE

ÉMILIE BRISAVOINE, 2015, 88MIN, FRANCE, BATHYSPHÈRE PRODUCTIONS

Ça commence comme un compte des fées : il y a une reine, un roi et leurs beaux enfants, Pauline, Anaïs et Guillaume. Mais c'est plus compliqué, plus punk, le roi porte des talons aiguille, la reine veut rattraper le temps perdu, leurs héritiers se rebellent. Rien ne va plus, Pauline s'arrache.

En présence de l'équipe du film

SALLE 2

14h00 SÉLECTION PREMIERS FILMS



AUTARCIE TIGER'S II

NAÏMÉ PERRETTE, 2015, 38MIN, FRANCE/ PAYS-BAS

Six jours par semaine, les huit marins-pêcheurs du Tiger's II travaillent jour et nuit en mer au large du Tréport. En observant leur vie quotidienne - réveils en pleine nuit, remontée du chalut, ambiance des repas, rapport aux femmes, rixes, initiations - ce film rentre dans l'intimité d'un trio masculin pour dresser un portrait de la jeunesse embarquée sur le chalutier.



LA NUIT ET L'ENFANT

DAVID YON, 2015, 61MIN, FRANCE, SURVIVANCE

Une nuit se prolonge sur les hautes steppes de l'Atlas. Après les guerres, sur une terre où résonne encore l'écho d'une menace, Lamine marche avec un enfant autour de « la mare blanche ». Au gré des lieux traversés où le passé affleure, il nous conte son histoire, le long des ruines qui refléussent.

16h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS

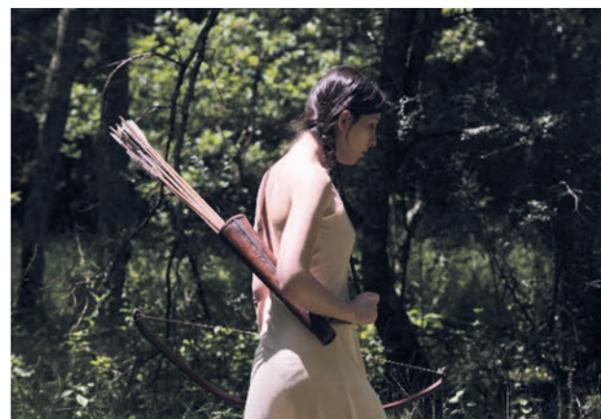


LA NUIT S'ACHÈVE

CYRIL LEUTHY, 2015, 100MIN, FRANCE, KEPLER 22 PRODUCTIONS

Algérie, 50 ans plus tard, un père en quête de son enfance perdue, un amant à la recherche d'un grand père kabyle inconnu et un fils qui cherche à créer de nouveaux liens avec sa famille. Et il y a l'Algérie, celle d'hier et celle d'aujourd'hui. A la fois récit de voyage, journal intime, retour aux sources, quête d'identité, état des lieux de l'héritage colonial, LA NUIT S'ACHÈVE, en tissant plusieurs récits en parallèle, est un film sur l'épaisseur de la vie.

18h30 SÉLECTION PREMIERS FILMS



AMORI E METAMORFOSI

YANIRA YARIV, 2014, 88MIN, FRANCE/ITALIE, ACIS

A quelques kilomètres de Rome, dunes, marais, et cascades deviennent les décors de fabuleuses transformations : Callisto y est transformé en Ourse, Jupiter se métamorphose en Diane, Glaucus devient un dieu marin, et la nymphe Salamachis se fond à jamais dans le corps du jeune Hermaphrodite. Mais dans chacune de ces métamorphoses se joue aussi celle de leurs interprètes.

SALLE 1

14h00 SÉLECTION PREMIERS FILMS REPRISE FILM(S) PRIMÉ(S)

Reprise du/des film(s) primé(s) au cinéma La Tournelle de L'Hay-les-Roses le vendredi 4 décembre à 20h30.

SALLE 1

THÉMATIQUE

DES MIGRANTS. DES FRONTIÈRES.

16h00 ICI ET MAINTENANT



LES MESSAGERS

HÉLÈNE CROUZILLAT & LAETITIA TURA, 2014, 70MIN, FRANCE, THE KINGDOM, TERRITOIRES EN MARGE

Du Sahara à Melilla, des témoins racontent la façon dont ils ont frôlé la mort, qui a emporté leurs compagnons de route, migrants littéralement et symboliquement engloutis dans la frontière. « Ils sont où les gens partis et jamais arrivés ? » LES MESSAGERS se poste sur la frêle limite qui sépare les migrants vivants des migrants morts. Cette focalisation sur les morts sans sépulture interroge la part fantôme de l'Europe.

18h00 ÉCHANGE CROISÉ

Avec les réalisateurs invités : Jérémie Gravayat, Bénédicte Liénard, Boris Lojkine, Laetitia Tura et Camille Plagnet co-auteur de la pièce 81 AVENUE VICTOR HUGO, accompagné de deux comédiens.

A propos de la pièce 81 AVENUE VICTOR HUGO

L'EXIL, C'EST LA NUDITÉ DU DROIT.

(...) Les 80 d'Aubervilliers ont décidé, après 4 mois passés à la rue, de réquisitionner ce bâtiment en attendant de voir leur situation s'améliorer.

Sur scène, c'est l'histoire de huit d'entre eux qui se déploie, nous conduisant des faubourgs d'Abidjan, de Ouagadougou ou de Dhaka à ce présent de la lutte des sans-toit à Aubervilliers. Se dessinent ainsi des parcours d'exil et de migration qui s'étirent sur des continents et parfois des années.

« L'exil, c'est la nudité du droit », écrivait Victor Hugo il y a plus d'un siècle. « Les justiciers ont leurs lois » réplique Mamadou D., exilé ivoirien, en cette année 2014 qui a vu le nombre des migrants morts en mer Méditerranée augmenter de façon spectaculaire. La question de l'hospitalité commence avec ce droit qui excède la loi, tandis qu'est mise en place en France et en Europe une série de législations et de dispositifs visant à contrôler et contenir l'afflux des migrants.

Quelle place accordons-nous à l'étranger ? À quelles conditions ? Et pour quelles conditions de vie et de travail ?

Huit personnes du collectif, invitées à monter sur scène, nous tendent ces questions en miroir. Chacun nous donnant à entendre et à voir un fragment de leur destin si singulier où la solidarité côtoie la violence, où la ruse répond à l'injustice, où une même nécessité de survivre fait face aux épreuves rencontrées.

DEPUIS LE SOIR DE LA PREMIÈRE.

(...)

Olivier. Beaucoup de choses ont changé pour vous depuis le soir de la première au THÉÂTRE DE LA COMMUNE en mai dernier, comment vous appréhendez aujourd'hui les représentations ?

Bamba. La première des choses, c'est qu'on a eu nos papiers.

Mamadou. Et cette régularisation ça a été une grosse surprise. On ne pensait pas que le théâtre pourrait nous amener à la régularisation de tout le collectif du 81 avenue Victor-Hugo et ça on s'en réjouit. Mais c'est un combat qui ne se limite pas à nous, parce que notre parole parle non seulement de nous mais aussi par ricochet de la situation de tous les immigrés.

Koné. Nous, on sait ce que c'est que d'être sans-papiers et immigrés en France. C'est important pour nous de reprendre la pièce pour dire comme c'est une souffrance de vivre comme un sans-papier. Même si notre vie à nous a changé, la lutte continue.

Moustapha. Pour ceux qui sont régularisés, il y a un grand changement dans nos vies, parce que maintenant, on ne dépend plus de quelqu'un, on ne dépend que de nous-mêmes ! Avec nos titres de séjour, on peut ouvrir des comptes bancaires, on arrive à aller partout : un de nous – Mohammed Zia – a même pu aller voir ses parents au Bangladesh cet été.

Emilie Hériteau. Est-ce que certains ont quitté le 81 avenue Victor-Hugo pour emménager ailleurs ? Que restera-t-il du collectif quand vous aurez tous été régularisés ?

Diomandé : Pour l'instant, on est encore tous au 81. On attend que tout le monde soit régularisé. L'union fait la force, alors on va rester unis, jusqu'au bout, par solidarité. Ça a toujours été comme ça.

Camille. Qu'est-ce que vous attendez de ces représentations maintenant que le contexte a changé ?

Moustapha. Nous jouons la pièce pour expliquer aux gens comment vivent les sans-papiers. Nous partons avec une pensée pour eux, pour porter une voix unique, solidaire avec tous les sans-papiers, les travailleurs irréguliers, les demandeurs d'asile, parce que nous souhaitons qu'ils puissent avoir leurs papiers.

Diomandé : À La Chapelle, certains d'entre nous étaient présents pour les soutenir. Par solidarité, on se soutient, mais le mal il faut le soigner à la base : les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets...

Barbara. Quand on était à Aubervilliers, l'horizon d'adresse de la lutte était celui de la préfecture de Bobigny. Est-ce que cette adresse change aujourd'hui et s'ouvre en direction du gouvernement français ou au niveau européen ?

Méité. Lors d'une rencontre après le spectacle, Moustapha a répondu qu'on était prêt à aller jouer devant l'Élysée. Et c'est ça l'enjeu, parler aux politiques et faire comprendre au peuple comment on vit sans papier.

Souleymane. C'est aussi montrer que tout le monde a quelque chose à dire et à faire : même si tu n'as pas de papiers, même si tu n'es pas reconnu, tu peux faire avancer la société. Et la pièce, c'est ça aussi qu'elle dit. (...)

Le 20 juillet et le 12 septembre 2015 (Extrait d'un entretien réalisé en présence d'Emilie Hériteau du théâtre de La Commune)

AUDITORIUM MAC VAL

16h00 SÉANCE EN PARTENARIAT

VESTIGES DU MONDE #2

Dans le cadre de cette seconde année de collaboration avec le MAC VAL et de l'exposition « l'effet vertigo », une carte blanche est offerte à Mathieu K. Abonnenc, artiste de la collection du musée.

« L'essence même et l'accent principal du montage résidait pour moi moins dans l'assemblage des scènes que dans la possibilité de les disjoindre, non dans leurs juxtapositions, mais dans leur séparation. »[1]

Ces mouvements de fragmentations et de séparation sont le cœur de ce qu'Artavazd Pelechian appelle le « montage à contrepoint », un montage qui consisterait à mettre de la distance entre « les plans porteurs de sens »[2] plutôt qu'à les confronter ou les rapprocher plus directement. C'est une idée à laquelle j'accorde beaucoup d'importance, et qui m'a longtemps accompagné,

notamment lors du montage du film SECTEUR IX B.

Il y a aussi chez Pelechian ce désir de dessiner l'image perdue d'un peuple disséminé qui résonne souterrainement en moi.

Cette proposition de montrer SECTEUR IX B en compagnie du très beau film LES SAISONS tient peut être moins d'un choix raisonnable, que du souvenir de cette chute d'eau, de cet homme et de ce mouton aux prises avec le courant, et dont on ne sait lequel sauvera l'autre ».

[1] Artavazd Pelechian, Mon cinéma (Moe Kino), Erevan, Sovetakan Grogh, 1988.
[2] Ibid.

Mathieu K. Abonnenc

LES SAISONS

ARTAVAZD PELECHIAN, 1975, 29MIN, ARMÉNIE, LES STUDIOS EREVAN

Des bergers et leurs bêtes, pris dans un torrent. Des paysans dévalant la pente d'une montagne ou fuyant devant des meules de foin. L'agencement des plans, cependant, fait que dans un point du montage à distance, on peut faire entrer tout l'univers.

SECTEUR IX B

MATHIEU ABONNENC, 2015, 41MIN, FRANCE, RED SHOES

La recherche de Betty, anthropologue française, porte sur la mémoire de la Mission Dakar-Djibouti. Entre le musée de l'IFAN à Dakar et le musée de l'Homme à Paris, la jeune femme se met à l'épreuve afin d'approcher au plus près ce qu'elle souhaiterait atteindre : la justesse du discours scientifique. Le journal de voyage de cette mission écrit par Michel Leiris, L'Afrique fantôme devient l'obsession de la chercheuse. Betty tente ainsi de trouver la manière de désigner un état des relations entre les peuples par le destin d'objets et archives.

A propos de SECTEUR IX B

L'histoire de l'art, comme les romans et les films d'aventures, regorgent de ce genre d'anecdote : un explorateur découvre au loin un objet extraordinaire, le rapporte triomphalement, sans réaliser le potentiel d'envoûtement, forcément maléfique, qu'engendre cet arrachement. De la malédiction de Toutankhamon à Rascar Capac ou Belphégor, bien avant que les études post-coloniales ne fassent prendre conscience aux scientifiques occidentaux de la nécessité du décentrement de leur regard sur les objets dits exotiques, il était bien entendu que ceux-ci avaient un pouvoir de vengeance, réagissant à la violence première qui leur avait été infligée.

Que se passe-t-il lorsque l'on tente aujourd'hui de regarder ces objets et leur étrange histoire, en écartant les voiles folkloriques et coloniaux de la fascination magique dans lesquels on les a si souvent enveloppés ? La nécessité d'ajuster les paradigmes d'analyse de ces objets à l'aune d'une relecture des expéditions coloniales et des découvertes qu'elles ont engendré pousse Betty, anthropologue héroïne du film, à transgresser les codes traditionnels de la recherche ethnographique portant sur la mission Dakar-Djibouti, et opter pour une approche crue et intime, revenant au mode opératoire de Michel Leiris.

C'est donc en épidémiologiste qu'elle choisit de s'attaquer à cette histoire, tout en mesurant que le processus qu'elle enclenche la laissera vaincue. Les objets, documents et archives ramenés de la mission Dakar-Djibouti sont porteurs d'un virus dont l'intensité n'a pas faibli avec la distance historique. Les drogues et médicaments ingérés par Betty, les mêmes que ceux prescrits aux membres historiques de la mission, ne servent en aucun cas à la préserver, mais bien à retrouver des formes similaires d'altération physiques et psychiques. Il s'agit donc de laisser advenir, par la contagion, une forme de dénouement mélancolique que le film ne définit jamais complètement, la contamination semblant s'étendre jusqu'à l'objet filmique même et à sa construction.

Si le virus n'est pas explicitement nommé, les lieux de recherche traversés par Betty montrent que le risque est pleinement évalué par les instances institutionnelles. Les couloirs immaculés des facultés et musées, tout comme le chantier du Musée de l'Homme, tentent ainsi de contenir ou d'effacer, en vain, le péril qui les menace. Mais les caves du Musée de l'Homme en pleine reconstruction ne servent pas uniquement à la prolifération de scarabées africains ; elles rappellent l'ambivalence fondamentale des musées et de leur inconscient, à la fois lieu de réaction mais aussi de résistance à l'oppression.

Les musées souffriraient de la maladie du sommeil, dont l'ethnologue dévoile à la fin du film le processus d'incubation. Loin de considérer cette éventualité comme une malédiction, le film de Mathieu Kleyebe Abonnenc invite au contraire ces lieux à accepter leurs pathologies, afin de déjouer les mécanismes dans lesquels ils se trouvent enfermés.

Fanny Schulman, 2015.

DIMANCHE 8 NOV

SALLE 2

14h30

THÉMATIQUE

MY COUNTRY IS CINEMA

Cette troisième saison est le fruit d'un nouveau partenariat qui s'ouvre avec l'INA et le producteur Gérard Collas. Ancrée à l'origine sur des portraits de cinéastes au travail, cette programmation en deux séances et quatre films débute par... un voyage aux origines de la télévision.

Meilleure amie ou ennemie du cinéma, selon les époques et les financements, *LA TÉLÉ* d'Henry Colomer (terme plus familier que la télévision) est un saisissant montage d'archives, sans commentaires, sur cet objet qui a révolutionné, pour le meilleur et pour le pire, notre rapport aux images et aux sons. Le montage polyphonique des archives télévisuelles invite ainsi le spectateur, ici de cinéma, à plonger dans les entrailles de « la bête » pour y mettre au jour l'essence, ou plutôt les essences, de cet outil protéiforme qui, dès ses débuts, enregistre ses premières images au cœur des églises, avec ses rituels religieux et ses sacres de têtes couronnées (les princes et princesses). Mais le film de Colomer montre aussi ce que l'on n'attendait pas forcément : la propension de la télé à agréger des foules autour de son (petit) écran, dans une communion collective beaucoup moins froide qu'on ne l'imaginait. Ce qui n'a guère changé aujourd'hui.

La seconde partie du programme est plus iconoclaste. Ne serait-ce que par la personnalité des deux cinéastes à l'écran, deux écorchés vifs du cinéma français contemporain : Vincent Dieutre et le trop rare Jacques Nolot.

Réalisé pendant les repérages et le tournage de *ORLANDO FERITO*, *VINCENT DIEUTRE, LA CHAMBRE ET LE MONDE* mêle au registre d'un abécédaire, lu par l'actrice Françoise Lebrun, des temps d'entretiens et des extraits de films (dont le magnifique *ROME DÉSOLÉE*). Adossé à ce dispositif, le film de Fleur Albert dévoile une œuvre à la première personne, dense, d'inspirations multiples, à la croisée de différentes catégories esthétiques et de régimes d'images et de sons : documentaire, arts plastiques, fiction, création sonore, musique, autobiographie. Un ensemble de strates et de ramifications qui ne s'interdisent pas de produire un discours critique sur le monde, même (et surtout ?) depuis sa chambre.

De nombreuses passerelles relient le travail de Vincent Dieutre à celui de Jacques Nolot : un même rapport à l'autobiographie, aux rituels, à l'écriture. Cependant, comme le montre et le fait entendre le film d'Estelle Fredet, si la place du « je » est déterminante chez Nolot, elle ne s'exprime pas de la même manière dans ses films. Liée peut-être à ses origines, un père qui ne l'a pas reconnue, cette place instable opère sous le manteau, à l'abri des salles obscures des cinémas pornos de la Place Clichy. Les choix des extraits offerts à notre regard - la violence plus ou moins contenue dans *LE CAFÉ DES JULES* ou *LA MATIOUETTE* ; le dernier plan si bouleversant tiré de *LA CHATTE À DEUX TÊTES* qui voit Nolot, travesti en vamp brune, se dissoudre lentement dans le noir de l'écran - confirme ce que l'on présentait depuis le début : la présence d'une voix (son bel accent) et d'un corps filmé sans fard et souvent en (dés)équilibre. Un homme qui croit, non sans humour et détachement, que « la vie c'est jouer et jouer c'est la vie ».

E.V.



LA TÉLÉ

HENRY COLOMER, 2014, 55MIN, FRANCE, INA, VOSGES TÉLÉVISION IMAGES PLUS

Malgré l'importance croissante d'Internet, la télévision reste l'alpha et l'omega de la vie sociale et politique. Tout y converge, rien ne se décide sans elle. Réalisé à partir des archives de l'INA, sans commentaire ajouté, ce film est une chronique sur les premières décennies de la télévision française.

En présence du réalisateur

(...)

Par-delà les théories sur les Médias

On a pourtant tout dit et tant philosophé sur la télévision... Théories en légions imposantes, de Marshall McLuhan à la plus récente « médiologie ». Et, de Guy Debord à Serge Daney, superbes critiques de notre aliénation de téléspectateurs. Des critiques assimilées au point d'avoir perdu de leur mordant...

Or, *LA TÉLÉ* d'Henry Colomer réussit le tour de force de se situer — donc, de nous situer — à l'écart de tous les édifices théoriques portant sur les mass-media.

Si le propos du film avait été de complaire à l'une de ces théories, nous ne pourrions pas ressentir la force originelle, la violence ou parfois la drôlerie des archives exhumées ici. Il eut été pourtant facile de leur faire énoncer un énième plaidoyer contre les pouvoirs exorbitants de la télé... Et nos défenses réflexes contre les émotions mises en jeu eussent été aussitôt activées.

Ce n'est donc pas naïveté ou ignorance du réalisateur mais son parti pris, que de ne jamais inscrire « ses » archives dans quelque moule savant. La télé réussit ainsi à déployer une critique aiguë de son objet, une réflexivité sans relâche, sans pour autant délivrer un quelconque message.

Ni hymne, ni pamphlet : la télé est d'abord productrice de sentiments équivoques, infiniment troublants. Et c'est ce trouble, cet ensemble de troubles humains, politiques, esthétiques, affectifs, tous liés entre eux, que le film remet à vif. (...)

Tempo Giusto, Mediapart, Décembre 2014



PEDRO M, 1981

ANDREAS FONTANA, 2015, 27MIN, SUISSE/ESPAGNE, TERRAIN VAGUE, LAISSEZ-FAIRE

Caméraman pour la télévision espagnole, Pedro Martin s'est distingué en filmant en direct la tentative de coup d'Etat au Parlement espagnol, le 23 février 1981. En cherchant à percer le secret de son père, disparu sans laisser de traces, la fille du caméraman rencontre des personnages hantés par les images du passé. Parfois, les archives historiques cachent un drame intime... Une envoûtante fiction du réel.

16h30

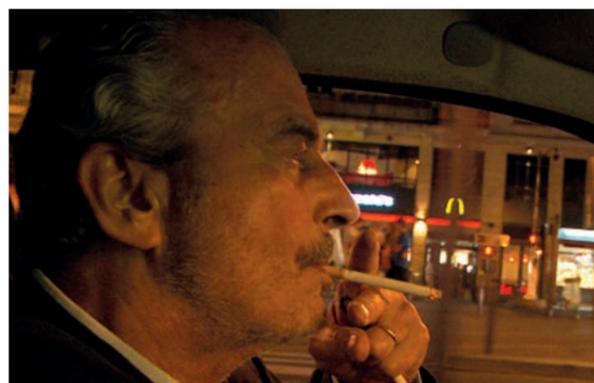


VINCENT DIEUTRE, LA CHAMBRE ET LE MONDE

FLEUR ALBERT, 2012, 88MIN, FRANCE, X, CINÉ+, INA

Depuis 20 ans, Vincent Dieutre construit une œuvre à la lisière de la fiction, du documentaire et des arts plastiques, qui repense et explore en profondeur l'esthétique du cinéma et son écriture. Ce film propose une immersion dans son travail quotidien autant qu'un parcours critique au sein de son œuvre.

En présence de la réalisatrice



NOLOT EN VERVE

ESTELLE FREDET, 2014, 76MIN, FRANCE, INA

Dans cette rencontre filmée, Jacques Nolot, acteur, scénariste, cinéaste, se livre avec générosité et provocation. Il raconte comment, à partir de l'urgence d'un premier texte improvisé (*LA MATIOUETTE*), il en est venu à faire du cinéma, un cinéma centré sur sa vie et le sentiment de sa différence en tant qu'homosexuel. Avec seulement un court-métrage (*MANÈGE*) et trois films (*L'ARRIÈRE-PAYS*, *LA CHATTE À DEUX TÊTES*, *AVANT QUE J'OUBLIE*) dans lesquels il joue le personnage principal, Nolot a affirmé une écriture thérapeutique où l'expression de soi devient une puissance d'émancipation. Il nous fait découvrir une vie de cinéma où s'estompe la frontière entre vivre et jouer. Des documents inédits révèlent que l'amour de Nolot pour ses acteurs est au cœur de sa mise en scène.

En présence de la réalisatrice

SALLE 2

20h THÉMATIQUE ODES MARITIMES



MINAMATA, LES VICTIMES ET LEUR MONDE

NORIAKI TSUCHIMOTO, 1971, 120MN, JAPON, HIGASHI PRODUCTION

Premier film à rendre compte du drame de Minamata. Depuis longtemps, une grosse usine de produits chimiques de la société Chisso est installée dans cette ville située sur l'île de Kyushu, au sud du Japon. Les premiers cas de la maladie de Minamata sont enregistrés en 1956 et de nombreux enfants naissent malformés.

MOULIN D'ANDÉ-CÉCI
CENTRE DES ÉCRITURES CINÉMATOGRAPHIQUES

RÉSIDENCE D'ÉCRITURE

PROCHAIN DÉPÔT DES DOSSIERS
10 octobre 2016

www.moulinande.com
ceci@moulinande.asso.fr
Tél. +33 (0)2 32 59 70 02

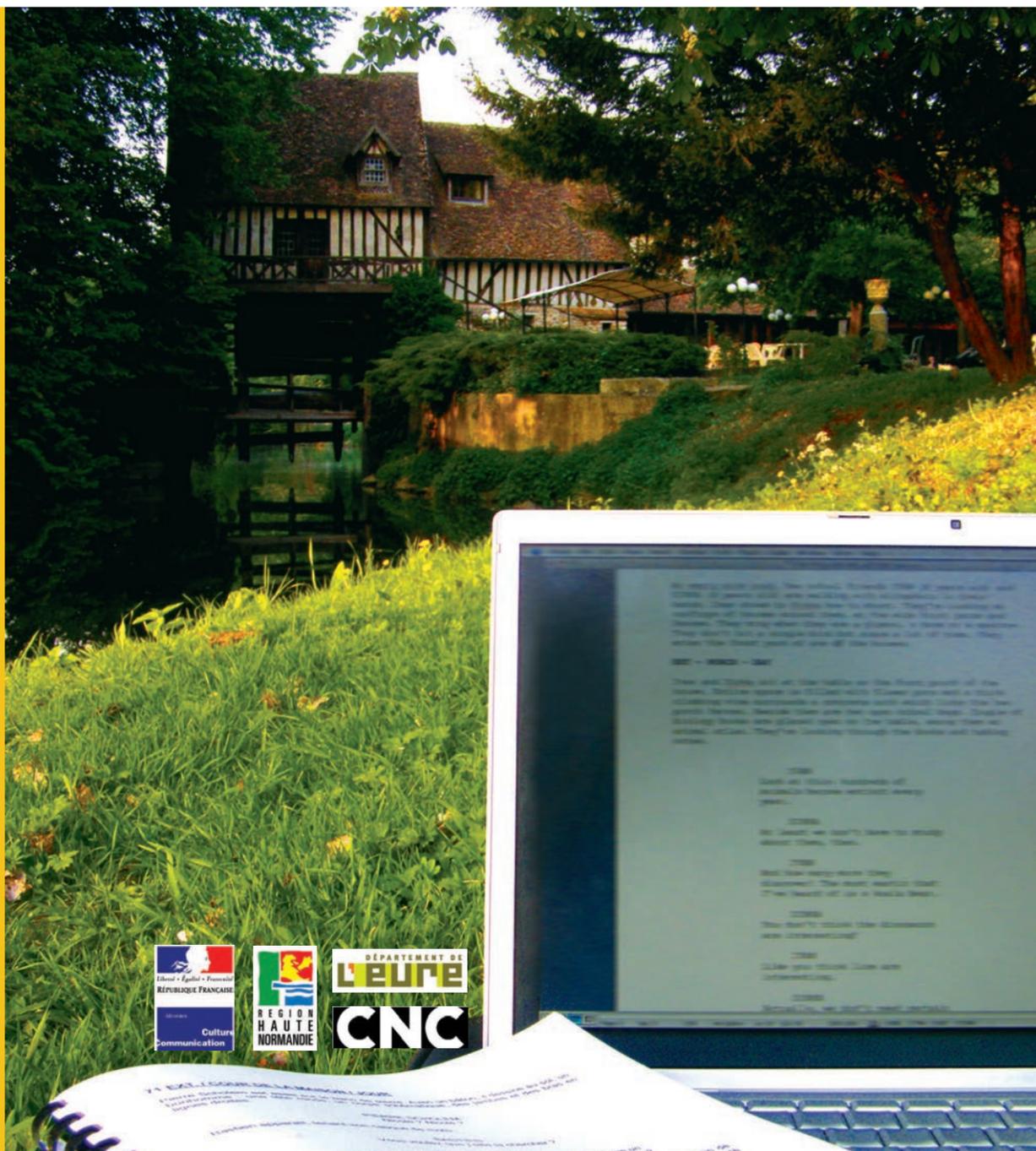
* * * * *

*Le Céci est partenaire du Festival
Les Écrans documentaires*

*Un réalisateur en sélection sera
lauréat d'une résidence d'écriture*

* * * * *

*Cette année, LA NUIT S'ACHEVE de
Cyril Leuthy est en compétition
L'auteur a bénéficié d'une résidence
d'écriture au Moulin d'Andé-CECI*



Exposition des œuvres de la collection
À partir du 24 octobre 2015



L'Effet Vertigo



LA FOUJOUR

Agnès Geoffroy, Last, 2009. © Agnès Geoffroy.
Nathalie Talec, Autoportrait avec détecteur d'aurores boréales, 1986.
Acquis avec la participation du FRAM Île-de-France. © Adagp, Paris. Photo © Jacques Faujour.

MAC VAL Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
www.macval.fr Place de la Libération - Vitry-sur-Seine (94)
ANOUS PARIS
TROIS
VAL de MARNE

LA COMPAGNIE DE L'IMAGE

Post-production Cinéma
www.lacompagniedelimage.fr

SHOOT 35mm 2K/4K

SCAN 35mm 4K et 65-70mm 6K/8K

MASTERING DCP 2D/3D 2K/4K

crypté, non crypté, **KDM**

ÉTALONNAGE, workflow

CAMÉRAS 35 mm & lens to rent

CONTACT

17, rue du Colisée 75008 PARIS
Tél : +33 (0) 155 46 08 03
contact@lacompagniedelimage.fr

Cell : 06 64 17 87 38
06 03 46 44 33

tënk

La première plateforme de diffusion

sur abonnement

dédiée aux documentaires d'auteur

tenk.fr

TËNK, LE DOCUMENTAIRE D'AUTEUR SUR ABONNEMENT

Tënk est un projet de plateforme de diffusion de documentaires d'auteur. Indépendante, sur abonnement, elle sera en ligne au printemps 2016. Elle proposera une offre régulièrement renouvelée d'environ 80 films, pour un abonnement mensuel équivalent au prix de la location d'un seul film, environ 5,50 euros.

Sa raison d'être : défendre ce genre, faire en sorte qu'il survive (dans un contexte de crise de la production), qu'il soit vu, que des films continuent à être produits. Tënk sera diffuseur, mais aussi dès 2018 coproducteur de nouveaux documentaires.

Tënk sera la première plateforme dédiée au documentaire d'auteur qui propose un cheminement dans la multitude de ces films, que l'on ne peut presque plus voir aujourd'hui que dans les festivals ou des réseaux spécialisés.

Tënk lance un appel aux dons pour financer les premiers développements techniques. Pour en savoir plus ou pour soutenir le projet, une seule adresse : <http://tenk.fr>



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION



EXPOSITION **FRONTIÈRES**

www.histoire-immigration.fr

PALAIS DE LA PORTE DORÉE • 75012 PARIS • Mardi au vendredi 10h - 17h30 • Samedi et dimanche 10h - 19h
Métro (8) - Tramway (3a) - Porte Dorée



INFORMATIONS PRATIQUES

L'ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR - 1, RUE PAUL SIGNAC - 94110 ARCUEIL

TARIFS

PLEIN TARIF : 5,20 €

TARIF RÉDUIT (étudiants, retraités, chômeurs) : 4,75 €

PASS FESTIVAL : 20 € / TR 15 €

PASS WEEK-END : 10 € / TR 8 €

Légère restauration possible sur place

VENIR EN VOITURE depuis la Porte d'Orléans (10mn) : Prendre l'Avenue Aristide Briand (D920) et continuer toujours tout droit, vous traversez Montrouge et Bagneux. Au niveau du n°100 de l'avenue Aristide Briand à Bagneux, tourner à gauche dans l'Avenue Carnot (D57), continuer sur 400m et tourner à gauche juste après la voie ferrée : vous êtes dans la rue du Docteur Gosselin. Pour vous rendre à l'ESPACE JEAN VILAR (à 500m) : continuer tout droit sur la rue du Dr Gosselin puis sur la rue du 8 mai 1945 et tourner à droite dans la rue Paul Signac.

VENIR EN RER B (ZONE 3) : descendre à la station Arcueil-Cachan (à 15 minutes du centre de Paris) et prendre la sortie Rue du Docteur Gosselin. L'ESPACE JEAN VILAR est à 5 minutes à pied, suivre le fléchage.

VENIR EN BUS : n°187 (arrêt « Cachan RER ») et n°162 et 184 (arrêt « Cité Jardins »), n° 57, arrêt Laplace

AUTRES ÉCRANS DU FESTIVAL :

MÉDIATHÈQUE DE GENTILLY - 3 RUE DE LA DIVISION DU GAL GEGLERC - 94250 GENTILLY

MAC/VAL : PLACE DE LA LIBÉRATION - 94400 VITRY SUR SEINE

01 43 91 61 75 - WWW.MACVAL.FR

REPRISE DES FILMS PRIMÉS (début décembre)

LA TOURNELLE - 14 RUE DISPAN, 94240 L'HAY-LES-ROSES - 01 49 08 50 71

Renseignements : 01 46 64 65 93

www.lesecransdocumentaires.org

GÉNÉRIQUE

ASSOCIATION SON ET IMAGE

BUREAU DE L'ASSOCIATION

Président : Fabien Cohen

Secrétaire : Dominique Moussard

Trésorier : Lionel Lechevalier

Créée en 1985, l'association organise le festival LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES. Elle a produit une dizaine de courts-métrages documentaires (Denis Gheerbrant, Jean-Daniel Pollet, Luc Moullet, Stephan Moskowitz, Arthur Mac Caig...). Elle propose et organise des sessions de formation, d'initiation ou de découverte du film documentaire de création pour les scolaires, le jeune public, et les enseignants, bibliothécaires, animateurs et programmeurs jeune public. L'association propose également du conseil en programmation et l'organisation de soirées thématiques. Depuis 2005, elle développe une série d'ateliers ancrés dans le Val-de-Bievre dont le but est de fabriquer collectivement des films documentaires, des « films individuels de groupe » par lesquels leurs auteurs auront tenté de (re)construire eux-mêmes leur propre image. En 2008, SON ET IMAGE se lance à nouveau dans la production de films documentaires.

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

Bureau du festival
23, rue Emile Raspail
Cité Raspail – Bâtiment 1B
94110 Arcueil
01 46 64 65 93
infos@lesecransdocumentaires.org
www.lesecransdocumentaires.org

L'ÉQUIPE DU FESTIVAL

Comité de Sélection : Manuel Briot, Aminatou Echard, Sabrina Malek, Boris Mélinand, Florence Peeraer, Eric Vidal, Olia Verriopoulou

Programmations thématiques : Manuel Briot, Sabrina Malek, Eric Vidal

Programmation scolaire : Isabelle Clément-Albignac, Manuel Briot, Florence Peeraer

Coordination : Manuel Briot

Partenariats, presse, communication : Olia Verriopoulou

Suivi de programmation : Lou Dangla

Graphiste : Laurence Hartenstein

Webmaster : Cédric de Mondenard, drix.net

Photographie du visuel : Christophe Mauberret

Bande annonce : Lou Dangla, Florence Peeraer, Olia Verriopoulou

Et un grand merci à tous les bénévoles...

JOURNAL PROGRAMME

Réalisation : Manuel Briot

Documentation, iconographie et secrétariat de rédaction :

Olia Verriopoulou, Lou Dangla

Graphisme : Laurence Hartenstein, www.lohart.fr

Impression : Rotimpres

L'ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR

1 rue Paul Signac

94110 Arcueil

01 41 24 25 55

Direction : Dominique Moussard

Administration : Rosy Joubier

Accueil : Michel Bulawa, Habib Fadlaoui

Technique : Antoine Blin, Denis Krawczyk, Marc Pouillon,

Dominique Vincent

Avec la collaboration de la ville d'Arcueil

REMERCIEMENTS

Services municipaux d'Arcueil, Association centre culturel de Gentilly, Olivier Bruand (Conseil Régional d'Ile-de-France), Virginia Goltman-Rikow (Conseil Général du Val-de-Marne), Tifenn Martinot-Lagarde, Antoine Trotet (DRAC Ile-de-France), Fabienne Aguado (CECI - Moulin d'Andé), Céline Bourdon, Isabelle Clément-Albignac (Service culturel de Gentilly), Cédric de Mondenard, Lionel Lechevalier, Pascal Leobet, Chantal Caux (RATP), Gérald Collas, Monique Peyrière, Jérémy Gravat, Damien Froidevaux, Noël Burch, Olivier Meier, Nina Almberg & Simon Pochet, Thibault Caperan, Stéphanie Airaud (Mac/Val), Mathieu K. Abonnenc, G. Didi-Huberman, Camille Plagnet, Thera Productions, Alexandra Galitzine-Loumpet, Christophe Mauberret

Tous les partenaires, réalisateurs et bénévoles présents

INDEX

DES PRODUCTIONS ET DISTRIBUTIONS

ACIS Production
acisproductions@free.fr

AGENCE DU COURT-MÉTRAGE
01 44 69 63 13

AIR RYTHMO
info@airrythmo

AJC, Atelier Jeunes Cinéastes
distribution@ajcnet.be

ARTURO MOI
info@arturomio.com

AUGUSTE ORTS
info@augusteorts.be

BATHYSPHÈRE PRODUCTIONS
contact@bathyspere.fr
01 40 21 37 02

CAPRICCI FILMS
contact@capricci.fr
02 40 89 20 59

DOC EYE FILMS
info@doceyefilm.nl

GSARA
info@gsara.be

HAUTLESMAINS PRODUCTIONS
contact@hautlesmainsproductions.fr

IMAGES DE LA CULTURE
01 44 34 35 05
idc@cnc.fr

INA
01 49 83 26 90

JOUR2FÊTE
01 40 22 92 15

KEPLER 22
al1.bastide@gmail.com

LA HUIT
distribution@lahuit.fr

LX FILMES
lxfilms@lxfilms.com

NARRATIO FILMS
m.menai@narratiofilms.fr

NOUR FILMS
ecuccuru@nourfilms.com

NORTE DISTRIBUTION
simon@norte.fr
09 83 84 01 58

PRIMALUCE DISTRIBUTION
laetitia.jourdan@primaluce.fr

PYRAMIDE DISTRIBUTION
distribution@pyramidefilms.com
01 42 96 01 01

RISE AND SHINE WORLD SALES UG
anja.dziersk@riseandshine-berlin.de

SIGLO
sakiko@cine.co.jp

SURVIVANCE
carine@survivance.net

SWANK FILMS
01 45 87 63 51

THE KINGDOM
distrib.thekingdom@gmail.com

THERA PRODUCTION
contact@thera-production.ch

LES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

3 ► 8
NOVEMBRE

2015

ARCUEIL

MARDI 3 NOVEMBRE

Médiathèque de Gentilly

19h30 Rendez-vous du doc

JAMES ELLROY : SA PART D'OMBRE, Benoît Cohen

MERCREDI 4 NOVEMBRE

Médiathèque de Gentilly

14h30 Conte documentaire

SPARTAGUS ET CASSANDRA, Ioanis Nuguet

Salle 1

20h00 Ouverture / Avant-première

JE SUIS LE PEUPLE, Anna Roussillon

JEUDI 5 NOVEMBRE

Salle 1

19h30 Thématique : Odes Maritimes

WALKING UNDER WATER, Eliza Kubarska

RABO DE PEIXE, Joaquim Pinto & Nuno Leonel

Salle 2

19h30 Sélection premiers films

SUSPENDU À LA NUIT, Eva Turrent

A PLACE FOR EVERYONE, Angelos Rallis & Hans Ulrich

Gössl

21h30 Sélection Premiers Films

ATLTLACHINOLLI, Alexander Hick

VENDREDI 6 NOVEMBRE

Salle 1

20h Thématique : Odes Maritimes

L'OCÉAN DE L'OUBLI, Allan Sekula & Noël Burch

Salle 2

10h Habiter le monde, 1^{ère} brique

47 RUE DE LA GOUTTE D'OR, Nina Almberg & Simon Pochet

13h30 Habiter le monde, 2^{ème} brique

LES HOMMES DEBOUT, Jérémy Gravayat

TARRAFAL, Pedro Costa

PLANCHES, CLOUS, MARTEAUX, Jérémy Gravayat

17h30 Habiter le monde, 3^{ème} brique

LA MORT DU DIEU SERPENT, Damien Froidevaux

19h30 Sélection premiers films

LA FIÈVRE, Safia Benhaïm

LA CAPTURE, Geoffrey Lachassagne

21h30 Sélection premiers films

LES OUBLIÉS DE NORVILISKES, Dmitri Makhomet

SAMEDI 7 NOVEMBRE

Salle 1

14h Thématique : Des migrants. Des frontières.

UN AUTRE JOUR SUR LA PLAGE, Jérémy Gravayat

BORDER, Laura Waddington

POUR VIVRE J'AI LAISSÉ, Bénédicte Liénard

CAPSULAR, Herman Asselberghs

16h30 Thématique : Des migrants. Des frontières.

HOPE, Boris Lojkine

18h30 Carte blanche au Mac/val

TOD UND TEUFEL, Peter Nestler, Gerhard Scheumann

KOMMANDO 52, Walter Heynowski

21h Palmarès / Avant-Première

PAULINE S'ARRACHE, Émilie Brisavoine

Salle 2

14h00 Sélection premier films

AUTARCIE TIGER'S II, Naïmé Perrette

LA NUIT ET L'ENFANT, David Yon

16h30 Sélection premiers films

LA NUIT S'ACHÈVE, Cyril Leuthy

18h30 Sélection premiers films

AMORI E METAMORFOSI, Yanira Yariv

DIMANCHE 8 NOVEMBRE

Salle 1

14h00 Sélection premiers films

Reprise film primé

16h00 Thématique : Des migrants. Des frontières.

LES MESSAGERS, Hélène Cruzillat & Laetitia Tura

18h00 Thématique : Des migrants. Des frontières.

Échange croisé

Salle 2

14h30 Thématique : My country is cinema

LA TÉLÉ, Henry Colomer

PEDRO M, Andreas Fontana

16h30 Thématique : My country is cinema

VINCENT DIEUTRE, LA CHAMBRE ET LE MONDE, Fleur Albert

NOLOT EN VERVE, Estelle Fredet

20h00 Thématique : Odes Maritimes

MINAMATA, Noriaki Tsuchimoto

Auditorium du Mac/Val

16h Carte Blanche Mac/Val - Matthieu Abonnenc

LES SAISONS, Artavazd Pelechian

SECTEUR IX B, Mathieu Abonnenc

SON
ET IMAGE

EN PARTENARIAT AVEC

île de France



VAL de
MARNE
Le département



Scam*

*Société civile
des auteurs multimedia

AVEC LE SOUTIEN DE

Moulin d'Andé-Céci
Centre des écritures
cinématographiques

MAC/VAL
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
DU VAL-DE-MARNE



université
evry
val-d'essonne



ACID
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

CINÉMA
LA TOURNELLE
L'HAY-LES-ROSES

ina

PARTENAIRES MÉDIAS

l'Humanité

Marianne

FILM-DOCUMENTAIRE.FR

Le blog
documentaire

BELLEFAYE
ANNUAIRE
DU CINÉMA
ET DE
L'AUDIOVISUEL

MEDIAPART